

Pierre Béhel

Désirs et destins

Nouvelles

Désirs et destins

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

<http://www.pierrebehel.fr>

Désirs et destins

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.fr>

Désirs et destins

Désirs et destins

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Désirs et destins

Désirs et destins

Tu me désires déjà

Approche toi. Viens. Tu m'as déjà dit que mon regard t'hypnotisait, que tu te noierais dans mes yeux. Alors, viens, approche-toi, plonge. Il est des noyades que l'on aime.

Mais tu peux aussi nager : c'est assez profond. Je veux parler de mon décolleté, bien sûr. Oui, je sais, ton regard a fui le mien et il est descendu par accident, par lâcheté. Plus bas, le désir est plus basique. Tu y reviendras plus tard. Cesse de descendre. Sois un homme. Aie du courage. Remonte un peu.

Oui, c'est cela, c'est déjà mieux. Tu écoutes mes paroles ? Eh bien regarde les jaillir de mes lèvres. Ma langue les humidifie pour qu'elles brillent davantage. C'est pour toi, tu le sais. Elles t'appellent. Elles sont rouges du désir de toi, de se confronter aux tiennes, de se presser contre elles. Elles sont rouges. Elles sont rouges non de honte mais de désir, de l'attente du plaisir, de l'attente de toi.

Grenats ? Je préfère dire qu'elles sont de rubis. Elles semblent ainsi plus jolies, plus précieuses, et encore plus sensuelles. Elle valent plus que du vulgaire grenat. Je mérite le rubis. Tu es d'accord, n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas important.

Désirs et destins

Je sens ton souffle dans mon cou. Il soulève mes cheveux. C'est cela, approche toi. Hume ma peau.

Non, retire tes mains de mes hanches. Maintenant. Il n'est pas encore temps. Voilà, c'est cela. Hume, respire. Admire, observe. Mais ne touche pas. Pas encore.

D'ivoire est mon cou, dis-tu. Oui, l'image est juste. Pour le toucher, certains seraient prêts à tuer, je le sais. Mais, toi, tu n'en auras pas besoin. Je vais être entièrement à toi. En commençant par mon cou si tu le veux. Quand je me donne entière, c'est un tout qui contient toutes les parties.

Les blés ne sont ni souples ni soyeux. Alors, à quoi comparer mes cheveux ? Tu as bien raison : c'est une question difficile. Ah non, il est trop simple de dire qu'ils sont incomparables. Fais un effort. Oh, j'aime cet or incarné dans une soie pure. Redis-le moi. Oui, encore.

Tu me troubles. Oui, regarde ce que j'ai fait par inadvertance : ma robe est dégrafée. Elle est tombée sur mes pieds. Tu sais, ma petite robe blanche et bleue dans laquelle je t'ai accueilli.

Bon, tu l'as déjà oubliée ? Après tout, ce n'est pas grave. Hop, je l'envoie d'un mouvement de jambe jusque sur le divan. Nous n'avons plus besoin d'elle.

T'ai-je déjà dit que je joue souvent au basket ? Tiens, regarde, mon soutien-gorge a rejoint la robe. En un seul coup. Directement. Je vise bien, n'est-ce pas ?

Désirs et destins

Oui, ils ont la douceur du lait. Tu as raison. J'aime mes seins. Tu auras tout le temps de t'assurer de leur douceur. Pour l'instant, contente-toi de voir, de humer. C'est cela, recule tes mains.

Agressifs ? Mais non, voyons. S'ils sont pointés vers toi, ils ne sont pas des canons mais des appels. Ils t'attendent, eux aussi. Ils attendent tes mains, ils attendent ta bouche.

C'est ton soldat qui se lève pour conquérir la place. Moi, je suis pacifiste. Mes seins non plus ne feraient pas de mal à une mouche.

Ils sont comme des tours protégeant le reste de la Cité. Voyons, descend un peu pour la découvrir, cette belle cité. Franchis le ruban de dentelle noire. Oh, c'est un bien petit puits que tu vois d'abord. Mais sans lui, aucune des merveilles que tu convoites n'existerait.

Tu imagines deux colonnes d'ébène ayant la douceur de la soie ? Tu as raison, c'est bien de la soie. Je préfère que ma cité ne connaisse que des matériaux nobles et naturels.

Mes mains s'égarent et caressent les colonnes comme bientôt tu pourras le faire. Je prends un peu d'avance car j'aime cela. Toi, moi, quelle importance ? La soie appelle la caresse. Il faut que la caresse soit fréquente, assidue, sans faiblir.

Désirs et destins

Mais mes mains ne t'oublieront pas, ne t'inquiète pas. Elles s'occuperont de toi quand tu t'occuperas de moi.

Fines, douces ? Prends garde. Elles savent être dures quand il le faut. Le gant de velours peut dissimuler une poigne d'acier. Sache le. Et ne sois pas trop pressé car, sinon, tu risques de l'apprendre pour de bon à tes dépens.

Le soldat est debout. Il s'avance. Il veut pénétrer dans les profondeurs de la cité, jusqu'au fond du jardin secret. Derrière les buissons. Il sait que c'est là son destin. Qu'il y vomira tout ce dont il aura été alimenté. Il inondera l'arrière-cour.

Prenons garde. Le soldat doit veiller à sa discipline. C'est la force des armées. Il lui faut son uniforme, pour commencer. Qu'il vomisse tout son saoul m'importera peu quand il l'aura revêtu. Il ne sera plus non plus en mesure de se corrompre ici ou d'y amener une corruption pêchée dans quelque conquête antérieure.

Il est temps ? Peut-être.

Approche. Approche encore. Non, pas de moi mais de la table de chevet. Tu as ce qu'il faut, n'est-ce pas ? Tu me l'as montré en entrant ici.

C'est cela, pose les sur le plateau. Ecarte les, que je puisse compter d'ici. C'est bien : il y a le bon nombre de billets.

Désirs et destins

Maintenant, tu peux enfin me rejoindre. Ton soldat va être heureux. Toi aussi, j'espère.

Tes mains s'approprient les colonnes d'ébène. Ta bouche s'empare de mes seins qui sentent le lait sans jamais en avoir produit.

Doucement, profite. Je suis à toi : je te l'ai dit. Entièrement, dans toutes mes parties.

Mais pour une heure seulement. Sinon, c'est plus cher.

Désirs et destins

Tous les matins

*« J'la croise tous les matins
Cinq heures quarante
Elle va prendre son train
Et moi j'rentre
Elle commence sa journée toujours à l'heure
Moi la lumière me fait peur »*

*J'la croise tous les matins
Interprétée par Johnny Hallyday*

-1-

Lundi. Enfin. Deux jours que j'attends. Comme toutes les semaines depuis que je l'ai aperçue la première fois. Elle ne change jamais ses habitudes. Elle n'est jamais en retard. Elle est toujours là, à l'heure pour prendre son train, à cinq heures quarante, le premier de la journée à partir de cette banlieue médiocre vers la métropole où chacun travaille par ici.

L'été approche. Je déteste cette saison. Le soleil se lève tôt et se couche tard. Moi, j'aime la nuit. C'est mon élément. C'est ma vie. J'y fais tout ce que je dois faire. Le jour est pour moi maudit. Je préfère y dormir. Même à cinq heures quarante, il fait déjà clair parfois. Tant pis. Je ne peux pas résister à son appel.

Désirs et destins

Enfin, son appel, c'est beaucoup dire. Elle ne m'a jamais regardé. Elle ne m'a jamais vu, au milieu de cette foule d'habitues. Tous les visages sont identiques d'une journée sur l'autre, ou presque. Tous se lèvent, vont prendre le train, se rendront à leur travail et rentreront le soir en suivant le chemin inverse. Cinq jours par semaine. Pour la regarder, je fais partie de cette foule d'anonymes. Elle aussi croit n'être qu'une particule de cette marée humaine. Mais pas pour moi. Pour moi, elle est unique, précieuse et belle comme un diamant émergeant dans un torrent de boue, comme la pépite que l'on trouve dans le tamis plongé dans le lit de la rivière.

Pour tous, il y a cinq jours de labeur et deux jours bénis chaque semaine. Mais, moi, je déteste le week-end. Il me prive d'elle.

Elle est là. Le train ne va pas tarder. Je n'ai que quelques instants pour la regarder, sur l'autre quai.

Les filaments d'or, soyeux et fins, coulent du sommet de sa tête jusqu'à couvrir ses épaules. Des épaules solides, des rocs. On devine toute une maisonnée qui s'y repose, un mari, des enfants. Tous comptent sur elle. Et elle les aime pour cela. Elle n'existe que pour eux. J'aimerais tant exister à ses yeux.

Ces derniers, je les admire quand je peux être près d'elle. Ils sont pareils à des émeraudes qui brillent dans ma nuit. Aujourd'hui, je suis trop éloigné pour m'en assurer et je ne peux que croire que leur douce

Désirs et destins

détermination est toujours là. Ils regardent la voie ferrée, ils attendent le train. Qu'ils doivent scintiller lorsque le désir les anime ! Que j'envie l'homme qui connaît cela tous les soirs, quand elle rentre dans son foyer.

Il ne connaît peut-être même pas sa chance. La chance de pouvoir poser ses mains sur la soie la plus pure, la plus douce, celle que j'ai pu effleurer, parfois, en profitant de la promiscuité qui règne le matin dans cette gare. M'approcher d'elle. Je n'ose que rarement. La toucher. Mon Dieu ! La toucher, quand je peux. Le dos de sa main, rien que le dos de sa main, voire son poignet. La peau y est si douce. Si douce. Et elle la retire si brutalement. Je la comprends. Elle déteste cette foule, cette boue, je le sens. Et j'en fais partie. Je me hais pour cela. Alors, oui, j'approuve sa réticence, sa pudeur, son refus du contact avec les Anonymes. Même si cela me prive de sa peau, de sa soie. Pourrais-je un jour connaître sa joue ? Ah, mon Dieu, je vous prie rarement. Je vous maudis plus souvent. Mais accordez moi ce miracle. Je mourrais pour cela.

Et embrasser le pilier de nacre. Accordez-moi cela aussi. Ce cou solide et fin vers lequel se perd mon regard quand je ne peux plus regarder son visage, que mes yeux ne peuvent plus supporter les perles qui pointent derrière les deux larmes de rubis alors qu'elle sourit.

Jamais je n'oserai approcher mes lèvres des siennes, les profaner d'un baiser. Alors, me contenter

Désirs et destins

d'effleurer son cou, oui, il le faudra. Si je peux résister à l'instinct de... Non, jamais je ne ferai cela. La nacre s'admire, se caresse. Pas plus. Parfois, un peu de dentelle en couvre la base, l'hiver surtout. Mais aujourd'hui il fait chaud,

Mon regard faiblit. Il se fatigue de sa lumière. Il doit s'abaisser, tomber dans l'écartement du tissu comme on tombe dans un puits.

Sa poitrine forme deux collines. Elles émergent au dessus d'une plaine fertile, seules. Elles ne sont pas agressives comme des pics alpins. Non, sa poitrine est faite pour nourrir, pour rassurer, pour aimer et être aimée. Je peux sentir ses enfants téter. Comme ils ont eu de la chance. Innocents comme pouvaient l'être les habitants d'Eden, inconscients de leur bonheur.

Et comme j'envie le paysan qui laboure ce terrain fertile de son soc solide, qui l'ensemence. Il en admire les fruits que la plaine lui offre et remercie le Ciel de lui accorder un tel bonheur.

Son paradis m'est dissimulé par des étoffes quelconques. Je les sais sans valeur. C'est ainsi que l'on se vêt par ici. C'est ainsi que l'on cache les bijoux les plus précieux aux yeux qui ne savent pas les débusquer.

Moi, c'est une richesse qui m'est interdite. Ma terre est aride et déserte. Il n'y pousse aucun fruit et le labour même n'y a pas de sens.

Désirs et destins

Mais les colonnes d'ébène s'agitent. Sa jupe se plisse. Mon bonheur va s'enfuir. Le train arrive. Il enlève mon trésor à ma vue avant de l'emporter.

Il ne me reste que mon désespoir. Il ne me reste que ma propre vie.

Alors je m'éloigne. Je fuis le jour qui se lève, pointant au bout du quai. Je retourne dans mon domaine. Je rentre chez moi.

Désirs et destins

-2-

Même si le soleil se cache, je le sens tapi derrière l'horizon. Je maudis l'été qui approche. Comment ferai-je quand il osera éclairer mon bonheur quotidien ? Oserai-je le défier, apparaître dans sa clarté ?

Il est bientôt cinq heures quarante. Je me presse. La nuit fut fatigante, éprouvante, même si elle ne fut pas exempte de plaisirs.

Mes pieds s'enfoncent dans la boue des terrains vagues encerclant la gare. On y trouve, derrière des palissades défoncées, encore quelques friches industrielles. C'est mon terrain de jeu, c'est mon domaine. C'est là que je vis depuis aussi longtemps que je m'en souviens.

J'y emmène des filles que je croise. Elles me donnent ce que je réclame et dont j'ai besoin. Nos rapports se limitent à cela. Puis je les remmènent ailleurs. Près de la rivière le plus souvent. Ou dans un quartier quelconque, parfois au plus près de notre rencontre, quand cela est possible. Il ne faut pas qu'on fouille mon domaine, qu'on m'y recherche. La nuit est mienne mais le jour ne m'appartient pas. J'y serais à la merci des importuns.

Je préfère les femmes, même si je ne dédaigne pas les hommes. Mais, avec eux, c'est plus difficile. Ils

Désirs et destins

se refusent à moi avec plus d'énergie. C'est plus fatigant. Même si, en général, j'en retire davantage aussi.

Cette nuit est un bon exemple. Ou un mauvais plutôt. Il avait un couteau et m'a entaillé le ventre. Rien de grave, rassurez-vous. Je guéris vite de ce genre de blessures. Mais j'ai encore un peu mal et marcher est difficile, courir inenvisageable.

Elle est là, à sa place habituelle. Je me suis approché, sur le même quai. J'ai besoin de réconfort. Je sens sa douce odeur florale, un parfum discret et économique. Sur d'autres, ce serait vulgaire. Pas sur elle.

Elle a ôté son manteau. Elle le porte sur son bras. Quelque chose en tombe sans qu'elle ne le voit. Personne ne s'en est aperçu en dehors de moi.

Je suis à ses pieds. Mon regard parcourt les deux colonnes d'ébène sans oser trop remonter. Je me saisis de l'objet tombé. Une pochette contenant une carte d'abonnement pour les transports en commun de la région. Je regarde le nom, l'adresse, la photographie. Je me relève.

Je suis juste derrière elle. Ses cheveux ondulent sous mon nez selon les courants d'air.

J'ose enfin...

« Madame... ? »

Elle se retourne, étonnée d'avoir été appelée par son nom. Elle reste bouche bée en me dévisageant. Elle

Désirs et destins

ne me connaît pas. Qui suis-je pour l'appeler par son nom, pour la sortir de son anonymat protecteur, pour extraire le diamant de sa gangue de boue ?

Je lui souris. Je lui tends sa pochette, avec un air timide, presque apeuré.

« Votre nom et votre photographie... C'est tombé de votre manteau je crois. »

Elle le prend, l'ouvre, vérifie que c'est bien la sienne. Elle me remercie avec chaleur, en me souriant.

J'aime ses lèvres entrouvertes, ses pommettes saillantes relevées par son sourire, ses yeux brillants, sa voix douce et chaude.

Quand elle eut fait ce que la politesse exige, elle se retourne avec un dernier sourire et range la pochette dans son sac à mains avec précautions. J'entends le train arriver. Je m'éloigne discrètement avant que la foule ne m'entraîne dans un wagon. J'y serais en danger.

Désirs et destins

-3-

J'observe depuis ma cachette, derrière un arbuste. La nuit est mon domaine. Je peux m'y dissimuler. Je n'ai pas eu à attendre le lendemain matin. Elle est là, faisant la navette entre la salle à manger et une petite cuisine, derrière les grandes fenêtres.

J'ai franchi silencieusement la haie qui cache ce petit pavillon minable au regard des passants dans la rue. Viens avec moi, ma princesse, et je ferai de toi une reine dans un palais de marbre et d'or. Non, je divague. Je n'ai rien à lui offrir, si ce n'est l'horreur et mon amour contre nature.

Elle sert un mari et deux enfants. Ils sont joyeux. Une famille normale qui s'aime. Une vie que jamais je ne connaîtrai. Je suis coupable, coupable du péché d'envie. Qu'importe ! Mon âme est déjà tellement chargée. Quel dieu pourrait davantage me condamner pour ce péché de plus ?

Elle débarrasse la table. Ses enfants se lèvent. Leur père les embrasse puis ils vont chercher les baisers de leur mère. La nuit les appelle mais différemment de moi. Eux vont dormir.

L'homme s'approche d'elle. Elle lui sourit. Leurs lèvres se touchent brièvement. Elle se retire. Lui la regarde s'éloigner en atteignant une cigarette. Il éteint la lumière et sort dans le petit jardin.

Désirs et destins

Il allume sa cigarette et regarde le ciel. Le point incandescent illumine la nuit pour mes yeux habitués à l'obscurité. La jalousie m'étreint. Qui est-il pour mériter un tel bonheur qui m'est interdit ? Quel exploit a-t-il commis pour mériter une telle femme ?

Je m'approche. La nuit m'appartient. Je sais m'y déplacer discrètement, en silence.

Il est là. J'entends son souffle, ses soupirs entre deux bouffées de tabac.

Mon poing jaillit plus vif que l'éclair. Il lui écrase la tempe, l'assommant net. La cigarette coincée entre ses lèvres a étouffé son cri.

Je le recueille dans mes bras. J'ai l'habitude. Aucun bruit n'a réveillé la maisonnée. La cigarette s'est éteinte, tombée par terre.

J'approche ma bouche de son cou.

Désirs et destins

-4-

Elle n'était pas là ce matin. Je l'ai cherchée dans toute la foule. J'ai même attendu le train suivant. C'était pourtant une folie. J'ai dû rentrer chez moi en courant, en me dissimulant dans l'ombre des friches industrielles.

Mais la folie m'habite depuis hier soir. La mort de son mari a-t-elle été la raison de son absence de ce matin ? Oui, je m'en suis rendu compte soudain. J'ai agi stupidement. Je n'ai pas le droit d'être idiot à ce point.

Pourtant, rien ne peut me retenir, maintenant que la nuit est revenue. Il me faut la voir.

Je franchis la haie une nouvelle fois. Elle est là, dans la salle à manger. Seule. Où sont les enfants ? Déjà couchés ? Non, sans doute ont-ils été confiés à des amis ou de la famille.

Elle est seule. Elle est triste. Son visage est pâle dans la lumière électrique. Je vois les traces de ses pleurs.

C'est moi qui en suis la cause. Je le sais.

Elle sort, accablée. Elle regarde l'endroit où j'ai laissé son mari avant de partir. Rien ne laisse deviner le drame qui s'est déroulé ici. Elle enfouit son visage dans ses mains.

Je suis à côté d'elle. Je suis derrière elle, entre la porte et son dos. Elle sert ses bras autour de sa poitrine

Désirs et destins

et frissonne. Nous sommes l'été pourtant. Le chagrin est froid parfois.

Elle se retourne, accablée, pour rentrer chez elle, se coucher seule dans un grand lit froid.

Je lui souris. Elle me voit. Elle veut crier. Mais la terreur la rend muette.

Je la prends dans mes bras. Ma main vient se plaquer contre sa bouche. Je l'entraîne à l'intérieur. Elle se débat. Je sers davantage. Mon visage est proche de son cou. Je sens sa vie se défendre, tentant de s'échapper. Son coeur bat la chamade. Sa carotide ondule comme une vague dans la tempête.

D'un coup de pied, je referme la porte. Nous sommes dans un grand couloir. Je continue de l'entraîner.

Une porte est ouverte. Un grand lit y est encore défait. Je l'emmène dessus. Elle s'agite de plus en plus. Elle tente de m'échapper avec l'énergie du désespoir.

Je ne le permettrai pas. Elle est mienne désormais.

A genoux sur la moquette, je ne lui tiens plus que les jambes. Assise sur le lit, elle se tort pour essayer de me faire lâcher prise. Elle s'accroche aux draps pour tenter de se propulser de l'autre côté. Elle a renoncé à crier.

Je lui souris avec un air triste. J'attends qu'elle se calme, épuisée. Je lui tiens les jambes d'un bras et mon

Désirs et destins

autre main caresse l'ébène doux comme la soie. Elle sert les cuisses. Son affolement m'attriste. Je ne lui veux aucun mal.

« J'ai tué votre mari, hier. »

Mon aveu l'accable, l'horrifie mais la calme aussi. Elle m'écoute.

« J'étais jaloux. Depuis que je vous connais, tous les matins, je vous regarde prendre votre train de cinq heures quarante. Quand vous avez perdu votre pochette, j'ai eu la chance d'être près de vous, de pouvoir lire votre nom et votre adresse. Je vous ai observée mener une vie qui m'est interdite. Une vie que jamais je ne connaîtrai. Je suis désolé de vous avoir accablée. Mais j'étais jaloux et il fallait que je me nourrisse. Je ne vous ferai plus aucun mal. Mais laissez moi passer la nuit avec vous. Ma dernière nuit. Vous êtes une femme du jour et vous m'avez rendu la nuit insupportable car vous en êtes absente. Demain matin, je me livrerai au soleil qui sera mon bourreau. »

« Vous allez me saigner, comme mon mari ? »

« Non. Je vous le jure. A quoi bon me nourrir puisque je vais mourir ? »

Je me coule à ses côtés, mes mains remontant le long de ses cuisses, de son dos. Elle est dans mes bras. Elle tremble. Je sens sa peur.

Pour la première fois depuis longtemps, je remercie le Ciel. Mes lèvres se posent sur le nacre de

Désirs et destins

son cou. Je l'embrasse. Sa carotide palpite mais je me retiens. Je l'embrasse encore.

Elle soupire. Des larmes coulent sur ses joues.

Elle a renoncé à lutter. Elle a compris que c'était inutile. Elle a senti ma force. Elle sait que je ne la laisserai pas partir.

Je l'allonge bien sur le dos. Elle a les bras figés le long du corps. Elle ne fait rien quand je déboutonne son corsage, quand je dégrafe sa jupe.

Mon regard a renoncé, devant l'éblouissement, et ce sont mes lèvres qui embrassent les collines, la plaine fertile, le puits. Ma langue s'aventure dans les profondeurs du jardin secret tandis que mes mains sont retardées plus haut. Elle gémit et je sens sa honte qui submerge sa peur. Son visage a rougi.

Sa voix est cassée quand, enfin, elle me pose une question.

« Etes-vous vraiment ce que je crois ? N'est-ce pas un conte pour faire peur aux enfants ? »

« Oui, je le suis. Et demain le soleil brûlera ma chair pour le prouver, comme il prouvera ainsi mon amour pour vous. »

Désirs et destins

Corps et âme

Les troufions échangeaient avec l'officier des sourires grivois mais silencieux. Seul le chauffeur de la jeep ne participait pas aux messes basses : il devait se concentrer sur les nids de poule et autres obstacles. Chaque cahot lui attirait en effet mille malédictions de la part du capitaine, assis à côté de lui.

Sur la banquette arrière, Carole était coincée entre deux soldats. Elle n'avait même plus suffisamment de liberté de mouvement pour tressauter au rythme de la mauvaise suspension du véhicule. Mais aucune main baladeuse ne profitait de la situation. Il existait une sorte de tabou implicite sur cette jeune fille. D'autres, transportées de la même façon, n'en avaient pas bénéficié et certaines avaient été violées sur la route ou une fois arrivées. Carole ne craignait rien de ce point de vue et elle le savait.

Enfin, dans le compartiment remplaçant le coffre, quatre autres militaires s'entassaient sur des bancs perpendiculaires au sens de la marche. S'ils participaient aux échanges de regards grivois, ils étaient autant silencieux que les autres.

Carole gardait une attitude la plus neutre possible. Elle évitait de sourire, de baisser la tête ou de

Désirs et destins

la redresser exagérément au risque de toiser le capitaine. Sa jupe était trop courte et son décolleté trop large pour qu'elle se sente à son aise.

La directrice l'avait également forcée à ne mettre ni culotte ni collant mais juste des bas noirs. Ensuite, la petite jupe de cuir noir et le chemisier blanc lui avaient été remis dans un emballage provenant d'un des grands magasins de la capitale.

Une fois ainsi équipée, Carole avait pu remettre sa petite veste bleue de l'orphelinat portant le badge « Claudia Lorenzo ». C'était le nom d'une de ses copines, celle qui avait été appelée mais qui ne voulait pas y aller. Carole n'avait pas eu à beaucoup insister pour échanger les coiffures, les vestes et les places. Une occasion comme celle-là risquait de ne pas se représenter car Carole ne serait jamais sollicitée elle-même. Et, physiquement, les deux amies se ressemblaient beaucoup.

Les filles qui étaient ainsi convoquées ne revenaient jamais à l'orphelinat. Tout le monde savait à quoi elles servaient. Personne ne se serait, par contre, aventuré à hasarder une hypothèse sur leur sort ultérieur. Du moins à voix haute.

Mais Carole s'en moquait. Elle devait accomplir son destin. Ensuite, son sort serait de toutes les façons scellé.

Désirs et destins

Un ultime cahot marqua le franchissement du ralentisseur à l'entrée du palais. Le capitaine n'avait eu qu'à saluer et la barrière s'était ouverte.

Une fois la jeep arrêtée dans une petite cour annexe, le capitaine et les deux soldats entourant Carole descendirent. D'un geste, l'officier ordonna à la jeune fille de le suivre. Les deux troupions fermèrent spontanément la marche.

Les escaliers succédaient aux couloirs. Le capitaine saluait de temps à autre un garde ou un autre officier. Parfois, il serrait la main d'un apparent civil, sans doute un haut fonctionnaire quelconque. Des gardes ouvraient les portes sans rien demander. La petite troupe n'était pas censée exister. Alors, on ne la voyait pas. Ou juste ce qu'il fallait.

Enfin, une porte entourée de deux gardes immobiles ne fut pas spontanément ouverte devant le capitaine. L'officier se mit au garde à vous avant de frapper, adoptant une attitude particulièrement rigide et nerveuse.

Une voix forte ordonna, de l'intérieur, qu'on ouvre la porte. L'un des gardes s'en chargea. Le capitaine s'avança alors d'un pas mécanique dans l'embrasure, se mit au garde à vous et salua.

« Nous avons accompli la mission que vous nous... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase.

Désirs et destins

« C'est bien, capitaine. Faites entrer et laissez nous. »

Nouveau salut. Nouveau pas mécanique, en arrière cette fois. L'officier s'écarta et fit un geste pour ordonner à Carole d'entrer dans la pièce.

Soudain, elle eut peur. Une peur panique. Une envie de révéler l'échange. De dire qui elle était. Elle se sentit paralysée. Les deux soldats derrière elle la poussèrent un peu. Elle regarda, affolée, le capitaine, les gardes, à la recherche d'un soutien amical. Les regards étaient durs, stricts, apeurés. Les soldats la poussèrent un peu plus. Elle se décida à rentrer dans la pièce.

La porte se referma aussitôt.

Au fond de la vaste pièce aux murs couverts de dorures et d'immenses tableaux, l'homme assis derrière le bureau posa son stylo et ses petites lunettes. Il sourit. Gardant le même sourire carnassier mais se voulant gentil, il se leva pour rejoindre Carole, restée aussi près que possible de la porte.

Elle tremblait et s'obstinait à regarder le plancher, ne parvenant qu'à jeter de brefs coups d'oeil autour d'elle.

Tous les tableaux aux murs semblaient la menacer. Ils représentaient des héros militaires du pays, en portrait ou dans l'action d'une bataille célèbre. Aucun

Désirs et destins

n'avait le moindre soupçon de gentillesse à l'égard de ceux qui les regardaient.

L'homme redressa la tête de Carole à l'aide de son index droit. Les yeux de la jeune fille tentaient de fuir sur les côtés tandis que l'homme plongeait les siens sur elle.

De près, il était impressionnant, large deux fois comme sa visiteuse, plus grand d'au moins deux têtes. Ses tempes grises ne lui retiraient aucune force, bien au contraire.

« Tu as peur. Tu trembles. »

La voix était impressionnante et grave. Carole ne répondit rien. Ce n'était de toutes les façons pas une question.

« Tu as sans doute raison, après tout. Tout le monde a peur de moi. Ce n'est pas idiot, d'ailleurs. »

Il éclata d'un bref rire. L'homme semblait joyeux mais n'en était pas moins terrifiant.

Il plaça soudain deux doigts de sa main droite dans le décolleté de la jeune fille et les écarta pour mieux voir la poitrine dont elle disposait. Il laissa le tissu reprendre sa place et utilisa les mêmes doigts pour soulever avec douceur la petite jupe de cuir et vérifier que rien n'entraverait son désir.

Le vêtement reprit sa place par le seul effet de la gravité quand l'homme croisa les mains sur son ventre.

Désirs et destins

Carole ne bougeait pas, se contentant de trembler en regardant, les yeux humides, les chaussures noires et impeccablement cirées de l'homme.

« Bien. Tu sais pourquoi tu es ici, n'est-ce pas ? »

Carole fut surprise de la question. Elle eu besoin de quelques secondes pour répondre en tremblant.

« Oui, monsieur. »

« Ton examen médical a été positif. Et tu n'es pas vierge, n'est-ce pas ? »

« Non, monsieur. La directrice me l'avait demandé quand... »

« Parfait. J'espère que tu sais bien t'y prendre. »

« J'espère vous satisfaire, monsieur. »

« Si je suis content de toi, tu resteras quelques temps ici. Puis tu recevras une bourse pour aller étudier dans un pays étranger, un pays ami bien sûr. »

« Merci, monsieur. »

« Ne me remercie pas déjà. Je ne sais pas encore si je serai content de toi. Diriger, c'est prévoir, mais uniquement en matière d'affaires d'Etat. Pour ce qui relève de la chambre à coucher, les surprises sont préférables. Même si on en a parfois des mauvaises. »

Il s'éloigna soudain en se dirigeant vers une porte. Ce n'est qu'au bout de deux mètres qu'il ordonna « suis-moi ». Carole trottina pour le rattraper et le suivit dans la pièce d'à côté.

Désirs et destins

Dès qu'ils furent tous les deux dans celle-ci, il alluma la lumière et ferma la porte.

La chambre ne possédait aucune fenêtre et, comme seule porte, celle qu'ils venaient d'emprunter. De taille assez réduite, elle ne disposait que de deux chaises et d'un seul grand lit, couvert en tout et pour tout d'un drap blanc impeccablement repassé et de deux oreillers que l'on devinait moelleux. Il n'y avait ni placard ni aucun autre meuble.

Faisant face à Carole, il lui retira en silence sa veste. Il la posa sur le dossier de la chaise la plus proche. Il en fit de même pour le chemisier et le soutien-gorges. Enfin, il dégrafa la jupe et la laissa tomber au sol.

Il s'accroupit et prit le mollet droit de la jeune fille dans sa grande main. Il le souleva sans qu'elle ne résiste. Carole n'avait pas à se préoccuper de son équilibre : la poigne de l'homme aurait suffi à la maintenir en l'air. L'autre main de l'homme lui retira sa chaussure tout en dégageant la jupe. La même manoeuvre recommença pour l'autre jambe.

L'homme rangea les chaussures sous la chaise, bien parallèles l'une à l'autre, et, en se relevant, installa la jupe par dessus le chemisier et la veste, sur le dossier.

Carole n'osait pas bouger tandis que l'homme se déshabillait et rangeait ses affaires sur l'autre chaise.

Désirs et destins

Quand il fut entièrement nu, il refit face à la jeune fille. Il caressait doucement son sexe turgescent. Un sexe d'homme comme tous les autres. Carole se força à répéter en boucle, dans sa tête, que ce n'était là qu'un sexe d'homme comme tous les autres.

L'homme prit enfin Carole dans ses bras. Elle reposa sa tête sur la poitrine encore musclée avec un vif soulagement. Elle aima sentir les poils un peu drus frotter sur sa joue et se lova contre l'homme, en le prenant, aussi, avec précautions et immense respect, dans ses bras. Elle lui caressait le bas du dos sans oser descendre davantage.

Il lui embrassa le dessus de la tête, au milieu des cheveux.

« Nous sommes amants, désormais. Procède comme avec n'importe lequel. Satisfais moi. »

Elle s'écarta un peu pour pouvoir regarder son visage avec un air interrogateur. Puis elle sourit et opina.

Carole se mit à genoux et saisit entre ses lèvres le phallus dressé tandis que ses mains venaient immobiliser le bassin de l'homme. Elle entama le mouvement de va-et-vient de sa tête, usant de sa langue pour accroître les caresses.

L'homme émit de premiers gémissements tout en caressant doucement les cheveux de la jeune fille. Celle-ci intensifia son ouvrage et poursuivit sa tâche jusqu'au triomphe.

Désirs et destins

Le fluide salé l'écoeurait toujours un peu, surtout par sa texture pas réellement liquide. Mais elle n'hésita pas très longtemps et avala prestement. Il n'était pas ici envisageable de faire autrement.

Puis elle reprit la base du sexe entre ses lèvres et entreprit de le purger en le retirant doucement de sa bouche sans desserrer son étreinte.

L'homme eut un ultime gémissement.

Carole resta à genoux, s'asseyant sur ses talons et plaçant ses mains sur ses cuisses. Une fois la bouche vidée grâce à un dernier claquement de gorge, elle redressa un visage interrogateur et inquiet vers celui de l'homme.

« C'est bien, c'est bien, c'est même très bien... » soupira celui-ci tandis que son phallus reprenait doucement une position moins agressive.

Il transpirait. Il respirait fort.

Un homme.

Rien d'autre qu'un homme.

Un homme comme les autres.

Carole se répétait cela en boucle dans le silence de sa tête. Et elle allait le fatiguer de jouissance.

Il se pencha vers elle et la saisit sous les bras, lui ordonnant doucement de se lever. Elle n'eut pas besoin de poser ses mains par terre. La force de l'homme suffit presque à la redresser.

Désirs et destins

La prenant dans ses bras comme on emmène une enfant fatiguée, il l'entraîna jusque sur le lit. Il la posa sur le dos, sans effort apparent, en plein centre. Puis il se coucha à côté d'elle.

Aucun mot n'était nécessaire.

Posé sur le flanc, la tête sur l'un de ses poings, il entreprit de caresser la jeune fille de l'autre main. D'abord, juste du dos de l'index, il parcourut le dessous de la mâchoire, le cou, la naissance de la poitrine. Puis la main entière palpa avec douceur les deux mamelons, chacun leur tour et en veillant à équilibrer strictement les flatteries tactiles entre les deux.

Carole sentit sa respiration s'accélérer, ses jambes s'écarter et se plier spontanément. Elle était avec un homme. Un homme comme les autres. Elle s'offrait. Elle rougit.

Il prit cela pour du désir, ou de la pudeur liée à une timidité compréhensible, ne pouvant imaginer un seul instant qu'il puisse s'agir de honte. De la honte à l'idée qu'elle s'offre à cet homme là. Cet homme comme tous les autres. Cet homme comme tous les autres. Elle se le répétait en boucle mais ne pouvait totalement contrôler sa révolte.

Elle soupira quand la main de l'homme caressa son pubis et qu'un doigt s'aventura plus profondément. Elle ne put empêcher ses cuisses de s'ouvrir davantage et ses genoux de se plier encore un peu plus.

Désirs et destins

L'homme souriait.

Il aurait pu être le père voire le grand-père de Carole. Mais il était solide, impressionnant. Les muscles saillaient toujours, sur les bras et la poitrine. On oubliait vite les cheveux gris.

Elle prit le phallus dans une de ses mains et accompagna sa résurrection de caresses encourageantes. Elle le laissa s'échapper quand l'homme changea de position pour venir lui embrasser sa toison pubienne.

Puis il s'installa entre les cuisses de la jeune femme. Celle-ci referma le piège, le serrant entre ses jambes et accompagnant les mouvements de l'homme. Les gémissements des deux amants suivaient un rythme similaire.

Quand il eut achever son ouvrage, l'homme vint poser un délicat baiser sur les lèvres rouges et tremblantes de la jeune femme qui n'osait plus bouger.

Il alla enfoncer sa tête sur un des deux oreillers, s'allongeant sur le dos tout en reprenant ses caresses. Carole se retourna, allant se lover contre lui en posant de nouveau sa joue contre la poitrine musclée et à peine poilue. Elle le sentit s'assoupir.

Alors, elle s'éloigna un peu de lui, se reposant un instant, la tête enfouie dans son propre oreiller, le regard perdu quelque part sur le plafond. Elle respirait fort. Il

Désirs et destins

n'était plus nécessaire de jouer la comédie. Il fallait qu'elle reprenne ses esprits. Quelques instants lui furent nécessaires. Elle repassa en revue, dans sa tête, ce qu'elle allait devoir faire, les moindres gestes, les plus petits détails. Elle n'aurait pas d'autre chance. Elle n'avait pas le droit d'échouer.

Carole s'assit dans le lit, regardant son amant, serein et satisfait, allongé sur le dos et les mains à plat de chaque côté de son corps musclé. Elle prit l'oreiller désormais disponible et le posa doucement sur le visage de l'homme. Avant qu'il ne réagisse, elle se mit à genoux sur la tête enfouie de l'homme, les pieds posés sur sa poitrine, les fesses assises sur ses talons, les mains accrochées avec force aux deux oreillers qu'elle solidarisait de sa poigne.

Carole fut tout de même surprise des soubresauts qu'elle dut encaisser. Les puissantes mains tentèrent d'arracher l'oreiller, d'écarter les mains de la jeune femme, la frappèrent même. La poitrine se soulevait. Le corps tenta de se tourner mais les pieds de Carole servirent alors de stabilisateurs contre le roulis.

La jeune femme se mordait les lèvres pour ne pas crier. Enfin, l'homme s'immobilisa. Ses bras s'effondrèrent bruyamment sur le lit.

« C'est peut-être une ruse » songea Carole. Elle maintint son étreinte en comptant doucement et en silence jusqu'à trois cents.

Désirs et destins

Elle respirait fort. Des larmes coulaient sur ses joues. Mais son étreinte ne parvenait pas à se relâcher. Les articulations de ses doigts en étaient blanches de serrer ainsi les oreillers.

Enfin, elle s'autorisa à penser à ses parents. Ses larmes redoublèrent mais, cette fois, accompagnées d'un sourire satisfait.

« Maman, Papa, vous êtes vengés » murmura-t-elle.

Jamais le vieux dictateur ne se serait ainsi découvert et rendu vulnérable s'il avait connu la véritable identité de la jeune fille. Jamais il n'avait été pris en défaut sur sa sécurité. Mais il suffit d'une fois. Une seule fois. La seule chance que Carole aurait jamais pu saisir.

Il fallut plusieurs minutes encore pour que Carole relâche les oreillers et regarde ses mains en étant prise d'un petit rire nerveux qu'elle ne parvenait pas à maîtriser.

Puis elle descendit du lit et alla fouiller dans la veste du dictateur. Comme elle s'y attendait, un petit pistolet se trouvait dans une poche intérieure. Elle trouva la commande d'ouverture du barillet en tâtonnant et vérifia que l'arme contenait bien des balles.

Elle la referma puis, la gardant en main, vint s'asseoir à califourchon sur la poitrine de l'homme. Elle

Désirs et destins

posa le canon à peu près au centre de l'oreiller et l'enfonça dans l'épaisseur de la plume.

Les gardes eurent un sursaut de stupeur. Mais tous les doutes s'évanouirent lors de la deuxième détonation.

Quand Carole entendit la porte de la chambre s'ouvrir, elle venait de placer le canon encore chaud dans sa bouche. Il était presque brûlant et moins doux que le sexe qu'elle avait sucé. Cela la fit sourire. Puis elle se força à un dernier effort en appuyant une troisième fois sur la détente.

Désirs et destins

Passion professionnelle

Elle l'avait aperçu, une fois, au détour d'un écran. Cela avait suffi. Elle ne savait rien de lui mais cela n'avait pas duré. Elle ne tarda pas, en effet, à trouver son nom, son adresse et son matricule national grâce à la reconnaissance faciale et à l'identification palmaire au passage d'un portillon de métro. Dès lors, suivre ses déplacements était devenu un jeu d'enfant. Elle pouvait l'admirer sous tous les angles permis par la vidéosurveillance du territoire.

Edwige Safari était une inspectrice de surveillance très bien notée par ses supérieurs. Elle prenait son rôle à coeur. En deux ans, deux voleurs à la tire avaient été arrêtés grâce à elle. Leur exécution publique avait réjoui le directeur des programmes télévisés : deux très belles audiences.

L'homme qu'elle avait remarqué ne se doutait de rien, bien entendu. Mais Edwige le regardait souvent. Sa démarche était souple. Il semblait musclé. De fait, il fréquentait un club de sport près de son domicile, plusieurs soirs par semaine. Mais son visage respirait la douceur. Elle rêvait de le rencontrer.

Dès qu'elle songeait à le voir, elle se demandait comment justifier une rencontre, ce qu'elle pourrait lui dire. Quels mots prononcer ? Quelle ode lui chanter ?

Désirs et destins

D'autres femmes, jolies du reste, se pendaient à son cou. L'une, notamment, le rejoignait souvent dans un petit hôtel près de son travail. Ses longs cheveux blonds ondulaient dans la lumière crue dispensée dans les couloirs souterrains. Elle aussi semblait heureuse. On le serait à moins : elle fréquentait un bien bel homme qui devait lui faire l'amour comme un dieu plusieurs fois par semaine.

Edwige Safari développa, parallèlement à son désir pour l'homme, une haine et une jalousie terrifiantes à l'égard de cette femme. Elle se mit à la suivre au travers des écrans aussi facilement qu'elle avait pu le faire pour l'homme.

A force de suivre systématiquement les deux mêmes personnes, les alertes se déclenchèrent.

« Edwige, votre jugement est sûr et nous sommes fiers de vous compter parmi nous » lui déclara son chef lorsqu'il la convoqua dans son bureau.

« Merci, monsieur. »

« Vous surveillez attentivement deux personnes depuis maintenant plusieurs semaines. Nous pensons que vous avez de bonnes raisons de vous intéresser à elles. Mais les premiers recoupements de routine n'ont rien donné de probant. Pour orienter nos recherches, pourriez-vous nous indiquer une piste ? »

Désirs et destins

« Je n'ai pas déclenché de remontée pour l'instant, monsieur, précisément parce que je ne sais pas bien dans quelle direction rechercher. Ces deux personnes ont eu une attitude suspecte à plusieurs reprises, notamment en se tenant cachées des caméras ensemble mais je n'arrive pas à en savoir plus. Je vais donc poursuivre ma surveillance, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. »

« C'est entendu. Il ne faut prendre aucun risque. »

Peu après cette entrevue, l'homme et la femme se rencontrèrent de nouveau, comme par hasard, dans le métro. Ils s'éloignèrent du couloir principal et s'isolèrent un bref instant dans un recoin peu illuminé et, surtout, sans la moindre surveillance vidéo. Edwige Safari prit le contrôle de plusieurs caméras dans le secteur, zooma, les orienta de diverses façons, mais il n'y eut rien à faire : un vice de conception du réseau de vidéoprotection empêcha de voir ce que les deux faisaient exactement.

Leur isolement dura quatre ou cinq minutes. Pour une surveillante comme Edwige Safari, un tel laps de temps correspondait à une éternité. Elle ne put s'empêcher de passer sa langue sur ses lèvres en songeant à ce que ces deux là pouvaient faire ensemble, isolés, sans surveillance. Elle en conçut une haine décuplée pour la femme.

Désirs et destins

Enfin, l'homme reparut et s'éloigna. Il semblait heureux, apaisé. Son sourire d'ange illumina la totalité d'un des écrans de la surveillante, grâce au zoom.

Sur ses pas le suivait la femme. Ils échangèrent un regard doux et plein d'attention avant de s'éloigner, chacun dans leur direction.

Edwige Safari ne pouvait plus tenir. Il fallait qu'elle en sache plus. Tant pis pour sa carrière. Depuis trop longtemps elle surveillait cet homme. Elle remplit le formulaire pour accéder à la vidéosurveillance restreinte.

A sa grande surprise, on lui donna les droits étendus en moins d'une heure sans lui poser la moindre question. C'était la première fois qu'elle faisait une telle demande et s'était attendue à ce qu'on lui en réclame une justification rationnelle. La justification portée sur le formulaire était lapidaire : « attitude suspecte répétée. En surveillance rapprochée depuis trois semaines. »

Il y eut même un petit commentaire apposé par son chef, en forme d'encouragement : « ne le lâchez pas. Ne prenez aucun risque. »

A partir de ce moment, elle put accéder au réseau privé des magasins dès lors que l'homme qu'elle convoitait s'y trouvait. Elle voyait qu'il se rendait souvent chez des fleuristes pour commander de superbes bouquets. L'adresse de livraison correspondait à celle de

Désirs et destins

la femme qu'il croisait souvent. Tout concordait, par conséquent. Le système expert fit les rapprochements et confirma la collusion des deux suspects.

Dans la mémoire de l'ordinateur central, le niveau d'infiabilité affecté à ces deux personnes grimpa encore d'un cran.

Edwige Safari jonglait entre ses écrans. Sur l'un, elle poursuivait son travail ordinaire et put détecter un dangereux activiste qui avait fait un bras d'honneur à un policier dès que celui-ci eut achevé le contrôle de son identité et lui avait tourné le dos.

Elle put alerter le policier aussitôt par son oreillette. Il n'eut qu'à faire un rapide demi-tour. L'activiste n'avait pas encore baissé son bras et fut surpris en flagrant délit d'outrage. La décharge électrique le paralysa et une patrouille put l'embarquer. Sans doute un juge l'enverrait il en camp de rééducation. Sauf si c'était un récidiviste. En tel cas, une exécution publique conclurait la carrière criminelle du malfrat. L'inspectrice ne prit pas le temps de vérifier la situation de l'interpellé : ce n'était plus son affaire. Cette absence de curiosité avait parfois étonné ses supérieurs hiérarchiques. Mais elle se contentait de faire son travail, c'est tout.

La note d'efficacité d'Edwige Safari continuait donc sa progression. Et sa cote de confiance suivait bien

Désirs et destins

sûr le même chemin. Ses analyses étaient autant crues que ses intuitions.

Enfin, elle osa se connecter au réseau interne de l'appartement de l'homme qu'elle convoitait. Il était beau lorsqu'il dormait, même avec les drôles de teintes que la caméra infrarouge donnait aux images.

Au bout de quelques semaines, en soirée, Edwige Safari crut que sa rétine allait exploser. Le rouge couvrait l'écran. L'homme s'activait mais il n'était pas seul dans son lit. L'autre, la femme, était là. Son corps lascif n'avait pas pu se contenter des caresses qu'il prodiguait. La température des images avait monté brutalement puis atteignit le maximum.

Il réalisait des va-et-vient entre les cuisses de la succube qui soulevaient le corps offert. Les mains de l'homme se perdaient parfois sur la poitrine de cette catin quand celle-ci lui permettait, par un habile positionnement, de ne pas avoir à les utiliser pour se maintenir.

Edwige Safari sentit une humidité suspecte lui entourer le nez quand les lèvres des deux suspects se rejoignirent en un accollement qui semblait ne pas devoir s'arrêter tandis que les autres mouvements se ralentissaient.

Un dernier coup de rein donné par la séductrice sépara les deux visages un court instant. Puis les deux corps se recollèrent, se superposant calmement, apaisés,

Désirs et destins

possédés l'un par l'autre. Le liquide salé s'immisça entre les lèvres de l'inspectrice qui haletait.

Elle savait qu'elle ne pourrait pas supporter cela très longtemps. Pourtant, comme par masochisme, elle ne pouvait pas cesser de regarder. Soir après soir. Car, désormais, la succube semblait résider chez l'homme. Et chaque nuit, Edwige Safari devait baisser l'intensité des teintes de son écran de surveillance.

Il fallait agir. Et cela rapidement : l'inspectrice revenait dans l'équipe de jour dans peu de temps, au fil du roulement normal. Savoir que tout cela persisterait alors même qu'elle ne pourrait plus le voir lui était encore plus insupportable que d'observer, dans diverses fréquences de lumière, les étreintes du couple.

Désormais dans l'équipe du matin, Edwige Safari assistait aux embrassades sur le seuil mais plus guère aux véritables étreintes. Elle en souffrait. Ses collègues se plaignirent qu'elle devenait irritable. Elle s'excusa, expliquant qu'elle était fatiguée.

« Voulez-vous prendre un peu de vacances ? » lui demanda, paternel, son chef.

Elle déclina modestement, s'excusant de nouveau de la perturbation qu'elle causait dans le service et retournant aussi vite que possible à ses écrans.

Désirs et destins

Et puis elle eut de la chance. La femme était en retard. L'étreinte matinale avait duré plus que ce qui était raisonnable. Arrivée à un boulevard juste avant sa station de métro, elle regarda bien à droite puis à gauche. Aucun policier ne regardait. Une patrouille s'éloignait et aucune autre ne devait être, logiquement, à immédiate proximité.

La femme traversa alors que le signal rouge lui interdisait. Edwige Safari déclencha l'alerte dans les oreillettes des membres de la patrouille qui fit aussitôt demi-tour.

Mais, au lieu de s'arrêter au premier coup de sifflet, la femme courut de plus belle. Un délit de fuite. Elle venait de commettre un délit de fuite.

Edwige Safari ne comprit pas pourquoi la femme prenait ce risque. Alors, elle eut l'audace de satisfaire sa curiosité. Elle appela sa fiche à l'écran. La femme avait déjà été condamnée pour avoir giflé un policier, cinq ans plus tôt. La peine prononcée avait été particulièrement légère : quelques mois de prison et dix coups de fouet en public. Aurait-elle séduit le juge ?

Quoiqu'il en soit, elle était désormais en situation de récidive d'acte délictuel. Cela impliquait son élimination de la société selon le principe « il faut laisser une chance à chaque criminel ». Mais une seule.

Edwige Safari suivit la fuite de la femme. Un zoom d'une caméra de surveillance lui montra le visage

Désirs et destins

défait de sa rivale. Les pleurs inondait le visage haï et plus le sien. L'inspectrice se surprit même à sourire.

Le placage au sol de la fuyarde par la patrouille fut facilité par une décharge électrique. La foule des travailleurs honnêtes s'était écartée instinctivement, permettant aux policiers de tirer et stigmatisant plus nettement encore celle qui s'écartait du flot, qui refusait la loi du troupeau, la brebis noire à en éliminer.

Il était assez rare qu'Edwige Safari mène des entretiens. Ceux-ci étaient, en fait, exceptionnels. Il suffisait en général de transmettre les pièces au juge qui recevait le prévenu pour entendre sa confession et prononcer la peine appropriée.

La pièce aux murs métalliques n'était pas surveillée autrement que par les inspecteurs situés derrière le miroir sans tain. Elle était conçue pour qu'aucune communication clandestine ne puisse avoir lieu, notamment par le biais d'un téléphone mobile, même miniaturisé.

Edwige Safari se présenta à ses collègues, un sourire timide aux lèvres. Elle jeta un oeil par delà le miroir sans tain. L'homme était là, assis sur une chaise métallique. Nu. Il avait un oeil au beurre noir et quelques écorchures sur le corps. Il était presque au centre de la pièce. Le véritable centre était vide. Et, symétriquement à l'emplacement du détenu, se situait une chaise similaire à la précédente.

Désirs et destins

« Vas-y, Edwige, fais le parler ce salaud. »

L'inspectrice répondit par un sourire et pénétra dans la pièce.

Elle était enfin face à lui. Elle sentit qu'elle rougissait. Il la regardait, de la tête aux pieds. Est-ce qu'elle lui plaisait ? Elle osa le rêver. Mais elle ne supporta pas son regard. Elle baissa le sien en s'approchant.

Malgré les menottes lui enserrant les poignets, il restait un mâle puissant. Les muscles dessinaient la forme parfaite d'un corps d'homme.

Edwige Safari assit sa silhouette fluette sur la chaise vide et croisa les jambes sous sa jupe droite d'uniforme. Une voix aussi fluette que la silhouette s'échappa d'entre ses lèvres.

« Bonjour. Vous avez été interpellé sur votre lieu de travail suite à l'arrestation de votre compagne. Vous saviez qu'elle était une reprise de justice ? »

« Elle m'avait dit qu'elle avait été condamnée parce qu'elle s'était défendue d'un policier qui lui touchait la poitrine. »

La voix de l'homme avait beau trembler, elle était grave et forte. Même entravé, l'homme conservait son charme. Peut-être même en était-il sublimé.

« Donc, vous acceptez de fréquenter des condamnés » sourit Edwige Safari.

Désirs et destins

« Il n'y a rien d'illégal à ça : elle avait payé sa dette. »

« Non, bien sûr, chacun doit avoir sa chance. Mais, comme vous le savez, malheureusement, elle ne l'a pas compris et n'a pas saisi sa chance, celle que le gouvernement lui a donnée. Ce matin, elle a résisté à un contrôle mais a finalement été interpellée. »

Edwige Safari parlait doucement, sans cesser de lui sourire.

« Qu'allez-vous lui faire ? »

L'inquiétude pointait dans la voix masculine. Les mains s'écartèrent instinctivement, tendant la chaîne, améliorant encore la courbure des muscles. La bouche légèrement entrouverte appelait le baiser. Edwige Safari sentit sa culotte s'humidifier.

« Ce n'est plus votre affaire. Vous ne la fréquenterez plus parce qu'elle sera exclue de notre société qui veut vivre en paix, libérée de ses psychopathes, de ses criminels... »

« Ordure ! Vous êtes tous des ordures fascistes ! »

Edwige Safari eut une poussée hormonale en entendant la voix de l'homme. Qu'elle aimerait être dans sa chambre à coucher avec cet homme en train de s'activer sur elle tout en la couvrant d'injures.

Elle n'eut pas le temps de répliquer. Elle n'avait d'ailleurs rien à dire. Ses collègues avaient jailli dans la

Désirs et destins

pièce et traînaient l'homme qui se débattait en hurlant, en pleurant comme un petit enfant.

Edwige Safari le regarda s'éloigner. Elle ne fit pas un geste, ne modifia en rien son sourire pincé, ne prononça pas une parole. Elle se concentrait, observait la scène avec un apparent détachement et tentait juste d'imprimer dans sa mémoire le moindre détail de ce corps superbe. Elle savait qu'elle ne le reverrait plus jamais.

Désirs et destins

Dix-sept ans à la limite

*Sea, sex and sun
Le soleil au zénith
Vingt ans, dix huit
Dix sept ans à la limite
Je ressuscite
Sea, sex and sun
Toi, petite
Tu es de la dynamite*

*Sea, Sex and Sun
Serge Gainsbourg*

Le soleil brillait dans un beau ciel bleu. C'était mieux ainsi. Il sourit, posa sa valise sur le sol goudronné et ouvrit grand les bras, se prenant pour une sorte de Christ sur une croix virtuelle. Au lieu d'une dernière expiration, il inspira jusqu'à la limite de l'explosion de ses poumons. Resserrant son étreinte sur une compagne inexistante, il souffla pour se vider totalement de l'air absorbé. Puis il recommença son manège, une fois, deux fois, trois fois...

Les odeurs de gasoil ne le gênaient pas. Il avait l'impression de respirer le soleil, un soleil qui lui avait tant manqué même quand il était là, au dessus de sa tête.

Il reprit sa valise et sa marche d'un pas volontaire. Il savait où il devait aller. Depuis bientôt

Désirs et destins

vingt ans, il savait qu'il devrait retourner là-bas un jour. Et ce jour était venu, enfin. Il préférait s'en réjouir.

Il n'était plus le beau jeune homme musclé, la gueule d'ange du voyou apprivoisé, ce garnement qui faisait craquer toutes les minettes. Les années étaient passées par là, les épreuves aussi. Il avait grossi, perdu ses abdominaux autant que ses biceps. Une barbe lui mangeait désormais le visage. Son regard était moins sauvage, plus doux. Plutôt qu'aux jeunes filles, il avait désormais tout pour plaire aux mères. Il avait tout de l'apparence du gendre idéal. Un représentant de commerce, peut-être.

Le train le déposa dans une gare qu'il avait connue, jadis, mais qu'il ne reconnaissait pas. Tout avait changé. Tout change en vingt ans. Même le grand hall ne ressemblait plus du tout à ses souvenirs : des boutiques y avaient poussé, une vaste verrière avait déchiré le toit pour accroître la lumière naturelle, et tous les objets en plastique aux couleurs criardes avaient été remplacés ici par de la pierre, là par du bois, parfois par des résines synthétiques aux tons pastels.

La place aussi avait changé : non seulement, les voitures n'étaient plus du tout avec les mêmes formes mais elles ne circulaient plus de façon anarchique. Elles étaient guidées dans des allées étroites. Les piétons étaient désormais les nouveaux maîtres du lieu. Un

Désirs et destins

tramway naissait au centre de l'esplanade, emportant les voyageurs vers les quartiers périphériques.

Mais, lui, il n'aurait pas à emprunter ce nouveau transport urbain. Il savait où se situait sa destination. Ce n'était pas loin de la gare et tout près de la plage. Il décida de s'y rendre à pieds. C'était aussi un petit hôtel-restaurant : il pourrait y loger.

Enfin, l'endroit avait jadis été un petit hôtel. En arrivant devant, l'homme vit qu'un nouveau corps de bâtiment avait poussé dans la grande cour gravillonnée, là où les voitures des voyageurs s'agglutinaient autrefois anarchiquement.

Une porte basculante automatique était flanquée sur le côté. Il y avait donc désormais un parking souterrain.

Heureusement, devant la façade, la plage et la mer étaient toujours là. La brasserie gardait aussi son petit côté rétro. Peut-être était-ce désormais un monument historique. On lui avait juste ajouté une terrasse qui s'étalait jusqu'à la plage.

Ce n'était pas la saison touristique. L'homme savait qu'il pourrait loger ici sans difficulté. Et, surtout, qu'on saurait lui dire où trouver celle qu'il cherchait. Le tout serait d'y aller doucement.

Il soupira en entrant dans le restaurant : lui, au moins, n'avait presque pas changé. Les mêmes tables

Désirs et destins

rustiques, les mêmes chaises à clairevoie, les mêmes dalles de faux marbre et le même bar surmonté du même râtelier à bouteilles.

Les mêmes clochettes qu'il y a vingt ans sonnèrent quand il ouvrit puis referma la porte. La salle était vide : il était encore tôt pour un diner et même pour un apéritif mais trop tard pour le goûter familial.

Une femme d'une bonne trentaine d'années jaillit derrière le bar. Elle était encore jolie, malgré l'alcool et la mauvaise graisse qui avaient alourdi son visage et sa silhouette.

« Bonjour Monsieur. Que puis-je pour vous ? »

« Bonjour. J'aimerais passer la nuit ici... »

« Eh bien, ce n'est pas fréquent à cette saison. L'hôtel est vide mais je peux vous préparer une chambre, pas de problème. Chaque chambre ayant son cumulus d'eau chaude, il faudra juste attendre une heure ou deux avant de prendre une douche. Vous mangerez ici ce soir ? »

« Oui, sans doute. En fait, je passais pas très loin et j'ai poussé en train jusqu'ici. Ca fait pas loin de vingt ans que je n'y étais plus venu alors que, gamin, j'y passais tous les étés. »

« Une soirée nostalgie, si je comprends bien... »

« On peut dire ça, oui. Même si la ville a changé. »

Tous deux explosèrent de rire ensemble.

Désirs et destins

L'homme fut le dernier client de la soirée. Il avait pris son temps pour manger et sirotait un Cognac. La nostalgie était une bonne excuse pour poser des questions, se souvenir d'une vieille femme qui tenait l'établissement... La pauvre était morte quelques années plus tôt. C'était la mère de l'actuelle tenancière. Des enfants ? Non. Elle avait bien eu quelques hommes dans sa vie mais jamais rien de sérieux. Les hommes de la ville préféraient l'éviter. Et pourquoi donc éviter une aussi charmante personne ? Elle avait rougi et emporté les assiettes sales en cuisine.

Comment ses lèvres s'étaient-elles collées aux siennes ? Comment ses mains en étaient-elles arrivées à hésiter entre malaxer une poitrine généreuse et un cul bien rebondi ? Il ne se souvenait plus de tout. Il y avait eu trop de Cognac, dont plusieurs verres offerts par la patronne qui avait fini par en partager avec lui.

Elle l'emmena dans la chambre faite pour qu'il passe la nuit en célibataire. Il y avait un grand lit. Il aurait été bête qu'il n'y dormit pas : peut-être aurait-il refusé de payer la nuitée. La tenancière avait gardé le bon réflexe commercial. Et cela lui évitait d'emmener dans les parties privées un parfait inconnu. Coucher avec un type, d'accord, lui montrer son appartement, il ne faut pas pousser.

Désirs et destins

Elle put vérifier par elle-même que le matelas était confortable tout en étant ferme. Elle fit souffrir le sommier sans que celui-ci osa grincer. L'hôtelière en conçut une légitime fierté tandis que le voyageur passait et repassait au dessus de son ventre, ramonant un conduit peu utilisé avec un tube qui n'avait plus vraiment servi depuis des années.

Elle se réjouit qu'aucun autre client n'était présent dans tout l'hôtel. Le bruit restait en effet le principal motif de plainte. Et les briques des murs filtraient mal la jouissance.

Repus, ils reposèrent l'un à côté de l'autre, tentant de reprendre leur respiration. Puis il se retourna vers elle, posant son bras viril sur sa poitrine généreuse. Elle se dit que ce bras était bien lourd, comme si tout un corps appuyait dessus.

« Au fait, dis moi, tu ne me reconnais pas ? »

Elle le regarda, saisi par un grand étonnement.

« Rappelle toi un été, il y a bientôt vingt ans. Tu étais vierge mais personne ne l'aurait parié tant tu aguichais le moindre garçon de passage. Ta mère veillait, te renvoyant en cuisine quand tu en faisais un peu trop. Sauf ce soir là, quand tu échappas à sa vigilance pour choisir d'aller, un sourire en coin, dans la cour à l'arrière. »

La surprise céda soudain le pas à la panique. Elle ne le reconnaissait pas. Elle ne voulait pas le

Désirs et destins

reconnaître. Son bras était si lourd. Il l'empêchait de se redresser, de fuir. Elle cria. Imperturbable, il continuait de parler. Il restait calme, même si la haine montait dans son intonation.

« Quand ta mère s'inquiéta de ne pas te voir en cuisine, qu'elle vint te chercher dans la cour, qu'elle te trouva les jambes bien écartées sur le capot d'une voiture rouge avec un jeune voyou en train de te besogner sans ménagement, tu ne cherchas pas à contester le viol tandis que le sang de ton hymen déchiré tâchait mon pantalon sans que je comprenne ce que ça signifiait. Tu t'étais bien gardée de dire que tu n'avais que quatorze ans. A l'époque aussi, tu faisais plus que ton âge. Je ne l'entendis pas venir : j'étais occupé. Elle me frappa dans le bas du dos, me paralysant net, puis me bourra le ventre de coups de pieds en hurlant. M'arrêter ne fut pas difficile. »

Son cri était devenu supplique et détresse. Elle tentait d'échapper à ce bras si lourd, à cette étreinte angoissante. Lui avait achevé son récit. Il la regardait avec le sourire d'un démon s'apprêtant à emporter une victime dans les profondeurs de l'Enfer.

Elle se débattait, hurlait qu'on vienne la secourir. Mais deux mains solides s'étaient refermées sur son cou. Deux mains qui profitaient de tout le poids du corps d'un homme qui s'était installé entre ses cuisses écartées.

L'homme allait et venait, se repositionnant à chaque soubresaut de la femme pour bénéficier en

Désirs et destins

continu de la meilleure prise, les pouces sur les carotides.

Elle ne hurlait plus. Elle ne pouvait plus hurler. Et hurler ne servait à rien : ils étaient seuls dans tout l'établissement.

Seule la Lune se réfléchissant dans la mer était leur témoin.

Il n'y avait aucun nuage. La nuit était claire. Et les rideaux de la chambre n'avaient pas été tirés. A quoi bon ? La plage aussi était déserte.

Le bruit des flots demeurait le seul son que l'on entendait dans tout le voisinage. Il couvrait même la respiration de l'homme épuisé mais comblé qui était secoué d'un rire nerveux, dans un lit d'un hôtel vide.

Désirs et destins

Le collier rouge

Elle était là, allongée sur l'immense coussin rouge posé sur le sol. Je me couchais à ses côtés. Le coussin était écrasé sous nos deux poids conjugués. Elle grimaça son déplaisir d'avoir été dérangée dans sa position lascive par le mouvement du coussin.

Mais, à la vue de ce que ma main apportait, elle se calma aussitôt. Je lui passais autour du cou le collier que je lui offrais pour son anniversaire. Un collier rouge et brillant de mille feux.

Ma main vint caresser le doux ébène de sa peau le long de son épine dorsale, de haut en bas. Elle était mienne et me le confirma en se blottissant contre moi, sa tête posée sur mon épaule, sa bouche contre mon cou.

Nous restâmes l'un contre l'autre durant tout le début de la soirée. Nous étions bien ensemble, somnolant, évacuant notre fatigue de la semaine en nous reposant l'un sur l'autre.

Puis il fut l'heure de dîner. Elle me le fit comprendre plus rapidement que mon propre estomac ou que l'horloge du salon où nous nous reposions. Elle sait être claire quand il le faut.

Nous nous levâmes de concert, nous dirigeant ensemble vers la cuisine. Nous y dînâmes en tête à tête.

Désirs et destins

Nous vivions seuls, à deux. Mais avions nous besoin de quelqu'un d'autre, quelqu'un qui ne pourrait que nous déranger ? Non. Sans aucun doute.

En regardant la télévision, avachis dans le divan du salon, nous étions toujours ensemble. Elle reposait sa tête sur ma cuisse, me lançant parfois un petit regard amoureux, presque inquiet. Elle voulait être sûre que j'étais toujours là, que la cuisse où elle posait sa tête était bien la mienne. Nous étions bien.

Puis il fut l'heure de se coucher. Nous avons passé la journée l'un avec l'autre. Je me glissais le premier dans le grand lit froid et j'éteignis la lumière, comme d'habitude. Elle n'en a jamais eu besoin pour me rejoindre.

Bientôt, en effet, je la sentis se glisser sur le lit. Je souris. Elle souleva délicatement la couette, près de son oreiller et se glissa dessous.

Je la regardais, dans la pénombre éclairée de quelques brins de lumière lunaire réussissant à parvenir jusqu'à nous. Elle ne portait que son collier rouge. Il brillait en capturant les quelques photons disponibles, comme si aucun ne pouvait passer à proximité sans venir contribuer à mon hommage à celle qui partageait mon lit.

Elle savait que j'étais fatiguée. Elle ne demanda rien. Ma présence lui suffisait. Elle se blottit contre moi.

Désirs et destins

Sa chaleur me réchauffait et, j'imagine, elle appréciait la mienne pour la même raison.

Quand je me réveillais, le lendemain, elle n'était plus dans le lit. Nous étions samedi et je ne travaillais pas. J'avais laissé la nature veiller à mon réveil, débranchant l'appareil électronique qui me sortait des bras de Morphée en semaine.

Il était tard. Sans doute s'était-elle levée en me laissant dormir.

Je m'étirais puis me décidais à sortir du lit, posant l'un après l'autre les pieds sur le tapis. Elle aurait dû m'entendre mais je ne la vis pas venir me souhaiter le bonjour. Etrange. Ce n'était pas habituel.

J'enfilais ma robe de chambre et me dirigeais vers la cuisine. Toujours aucune trace d'elle.

J'avais laissé entrouverte la fenêtre donnant sur le jardin. Il faisait chaud mais je n'aimais pas procéder de la sorte : bien que bloquée par une barre de sécurité, une fenêtre ouverte restait un accès discret en pleine nuit. Et puis, en cas d'orage, la cuisine aurait pu être inondée.

A travers la fenêtre, je vis le voisin en train de tailler la haie. Il me fit un salut certes amical mais comme gêné. Je lui rendis son salut en y joignant un sourire. Il posa ses cisailles et rentra brutalement chez lui.

Désirs et destins

Alors que je me préparais mon café, on sonna à la porte.

J'allais ouvrir. C'était le voisin. Il portait un sac poubelle contenant un poids assez lourd, hésitant à me le tendre.

« Je suis désolé de venir vous déranger mais quand j'ai vu que vous étiez debout, je me suis dit qu'il ne fallait pas différer ma visite. Je... »

Il bafouillait, hésitait, regardait ses pieds ou les miens.

Mon propre regard, qui ne parvenait pas à saisir celui de mon interlocuteur, se porta sur le sac qu'il portait. Une crainte horrible m'étreignit.

Comprenant à mes yeux que j'étais à l'aube de la compréhension, il se décida à me tendre le sac. Je le saisis comme un automate, refusant de croire la réalité de mes craintes.

« En sortant ce matin acheter le pain, je l'ai vue au milieu de la rue. Une voiture sans aucun doute. Je l'avais bien reconnue, avec son si beau pelage noir, mais, au cas où j'aurais eu un doute, le collier rouge portait une médaille avec votre adresse. Je me suis dépêché de la ramasser, pour éviter que d'autres voitures n'écrasent totalement son corps en roulant dessus. Je suis sincèrement navré. Je sais que vous l'aimiez beaucoup. »

Il marmonna encore quelques mots de circonstances. Je réussis à le remercier avec une voix

Désirs et destins

pleine de sanglots. Il disparut, tête basse, tandis que, encore sous le choc, je parvins à fermer la porte.

Dans l'entrée, j'ouvris le sac pour m'assurer de l'horreur. Je savais qu'il ne fallait pas laisser ouverte la fenêtre la nuit. Elle aimait tant vagabonder, séduire tous les félins mâles du voisinage.

Maintenant, elle était morte. Je décidais d'aller l'enterrer au fond du jardin.

Glissant mes mains dans le sac, j'entrepris de retirer du cou brisé le collier rouge et brillant. Rouge comme le sang qui me couvrait désormais les mains, brillant comme mes larmes.

Désirs et destins

S'aimer jusqu'à ce que la mort vous sépare

Il se souvenait du jour où, devant leurs familles assemblées, enfin, elle avait dit « oui » avant que, à son tour, il répéta le même mot. Elle était si belle dans sa robe blanche, avec quelques fleurs dans ses longs cheveux blonds. Oh, il avait déjà goûté ses lèvres, quelques mois auparavant, discrètement bien entendu. Ils s'étaient alors promis l'un à l'autre. Et chacun avait vite compris qu'il était vain de s'opposer à leur destin commun.

Il se souvenait de sa peau de pêche qu'il aimait tant caresser. Il passait sa main sur son flanc, sa main rugueuse de paysan, et elle gémissait de plaisir à côté de lui, dans le grand lit de leur ferme. Il savait aussi flatter ses seins, ses fesses, son entre-cuisses.

Il se souvenait de leurs souffles croisés, des soupirs qui se répondaient, des corps qui exultaient à l'unisson, des petits cris qui étaient autant de signes si grands de bonheur qu'ils ne pouvaient être retenus en de si petites gorges. Ils apprirent ensemble à s'apprivoiser l'un l'autre, à dépasser l'instinct individuel pour jouir du bonheur de l'autre.

Il se souvenait du moindre moment de complicité. Les soirées n'étaient jamais longues avec

Désirs et destins

elle. Devant la cheminée, même lorsqu'elle tricotait, leurs regards ne pouvaient durablement s'éloigner l'un de l'autre.

Il se souvenait du temps qui était passé. Tant de temps. Trop de temps.

Il se souvenait de chaque occasion où l'un et l'autre s'étaient éloignés un peu plus. Mais, même petits, les pas qui s'accroissent finissent toujours par ériger des montagnes entre des amants comme entre des époux.

Il se souvenait qu'il avait juré, par son « oui », de l'aimer jusqu'à ce que la mort les sépare. C'était son serment mais aussi le sien.

Il se souvenait qu'ils ne s'aimaient plus. Ils vivaient l'un à côté de l'autre, par habitude, par lassitude. Tant de temps s'était passé.

Il se souvenait du moment où tout avait basculé, où la nuit les avait engloutis tous les deux, presque d'un seul geste. Ensemble, ils s'étaient jetés sur l'homme entré de nuit chez eux. Il était trop tard pour sauver leur jeune enfant, mort dans les bras de l'inconnu. Il avait fallu le temps qu'ils se réveillent, que l'angoisse perce leur sommeil à travers de petits sons ou par l'effet de l'instinct parental.

Il se souvenait que ni lui ni son aimée n'avaient réfléchi. Ils étaient descendus dans la pièce principale où le berceau restait. Ils avaient juste vu l'inconnu redéposer le petit cadavre exsangue, sans vraiment comprendre le drame. Ils n'avaient pas pris le temps de

Désirs et destins

s'armer et s'étaient jetés comme deux furies sur l'inconnu. Ils avaient cogné. Ils avaient griffé. Ils avaient mordu. Au sang.

Il se souvenait que l'inconnu se débattait avec une grande force, qu'il avait réussi à se munir du tisonnier pour tenter de frapper ses agresseurs mais l'arme lui fut arrachée des mains. Elle finit par lui fracasser le crâne tandis qu'une aiguille à tricoter lui pénétrait la poitrine.

Il se souvenait de leur fuite désespérée dans la lande. Le village les accusait d'avoir tué leur enfant et brûlé le corps du vagabond trouvé au jour suivant, en plein soleil.

Il se souvenait qu'il leur fallut du temps pour comprendre. Plus encore pour accepter. Et la soif qui jamais ne s'éteindrait les avait poussés à commettre des crimes. Sur des animaux, seulement ou presque.

Il se souvenait du temps qui avait fait son oeuvre. L'un et l'autre, au début de leur errance, se blottissaient ensemble. Mais, malgré tout, il savait qu'elle avait autant de dégoût de sa propre nature qu'elle en éprouvait pour celle de son compagnon, dont les sentiments étaient évidemment symétriques.

Il se souvenait que, plus d'une fois, ils avaient voulu rester dehors lorsque le soleil se levait. Mais la douleur qu'éprouvait l'être aimé leur était insupportable. Alors, ils rentraient. Maintenant, peut-être, ils pourraient recommencer. D'un autre côté, ils s'étaient habitués.

Désirs et destins

Leur vie ne les insupportait plus. L'envie de mourir les avait quittés avec le dégoût.

Il se souvenait que, finalement, l'amour était parti avec ce dégoût, comme si les deux faces des sentiments suivaient les même lois. Ou bien, peut-être, les deux faces fusionnaient, s'annulaient l'une l'autre.

Il se souvenait que, un jour, par bravade, par amusement partagé, ils avaient choisi de dormir comme la légende l'avait imaginé. Ils s'étaient réfugiés chacun dans un cercueil. Ils n'avaient plus jamais dormi ensemble.

Il se souvenait du temps qui était passé, de ces jours et de ces nuits, si nombreux. S'aimer jusqu'à ce que la mort vous sépare ? La belle affaire, quand cela ne signifie que, quoi, vingt, trente ans. Mais c'est une toute autre difficulté quand les siècles passent. Plus jamais ils n'eurent d'enfant, du moins d'enfant de chair jaillissant des entrailles de celle qui était toujours pour l'éternité sa femme.

Il se souvenait quand, enfin, ils avaient cessé leur errance en revenant dans leur village. Désormais, on les avait oubliés. La vieille demeure à flanc de coteau s'était un peu écroulée mais nul ne tentait d'y vivre ou même d'y toucher. Les champs avaient été conquis par les voisins, à l'exception d'une petite bande d'herbe folle autour de la maison. Leur sommeil n'était jamais dérangé dans la vieille cave, là où ils avaient transporté les deux cercueils volés chez le menuisier qui les

Désirs et destins

destinait à un jeune couple mort d'une maladie terrible. Un signe de Dieu, avait-on dit dans le village. Quelques années plus tôt, on aurait plutôt appelé cela un signe du Diable. Les deux cadavres avaient été brûlés. Le village avait ainsi échappé à l'épidémie.

Mais il ne se souvenait plus, malgré tous ses efforts, du son exact de sa voix quand elle jouissait, de son odeur quand elle transpirait d'amour ou de la courbe précise de son flanc quand sa main calleuse la flattait.

Et il en pleura des larmes de sang.

Désirs et destins

Un dernier instant d'amour

Du même geste que tous les soirs, elle repoussa la frange blonde de l'enfant afin de déposer un dernier baiser sur son front. Elle remonta la couverture afin que le petit corps ne se refroidisse pas. Enfin, elle se releva sans s'aider de ses mains, craignant de toucher le lit par inadvertance.

Sans se retourner, sans cesser de regarder le petit lit, elle recula silencieusement dans la chambre sombre où nulle lumière n'était plus allumée depuis qu'elle avait couché son enfant. Elle lui avait raconté une histoire et il s'était endormi, comme tous les soirs. Pourquoi en aurait-il été autrement ?

Elle referma doucement la porte de la chambre, en veillant à ne pas faire de bruit. Elle écrasa d'un doigt une petite larme qui avait alors voulu perler. Sans doute la vive lumière du couloir lui avait elle causé quelque irritation puisqu'elle sortait d'une chambre sombre.

Toujours à pas de chat, la femme emprunta le long tapis qui couvrait le centre du couloir puis de l'escalier qui permettait de revenir au rez-de-chaussée. Elle gardait à la main ses chaussures. Elle voulait être silencieuse. Au travers de ses bas noirs, les petits fils drus du tapis lui blessaient les pieds. Mais cela n'avait

Désirs et destins

pas d'importance. L'essentiel était le silence à proximité de la chambre.

Trois marches avant le sol carrelé du rez-de-chaussée, elle s'assit afin de remettre ses escarpins. Mais, avant même de se préoccuper de ses chaussures, elle veilla à tirer un peu sa jupe à carreaux blancs et rouges pour éviter qu'elle remonte plus haut que la mi-cuisse. Elle était respectable. Même si seul son mari aurait pu la voir.

Rechaussée, elle marcha vers la cuisine en évitant de trop frapper les talons sur le sol dur et froid.

Son homme était debout, tout contre la table. Il y avait encore les couverts du repas du soir mais les assiettes avaient été retirées. En attendant sa femme, l'homme s'était servi un verre d'alcool fort. La bouteille était là. Il l'avait apportée sur la table tandis que la femme s'occupait de l'enfant car elle n'aimait pas qu'il boive lorsqu'ils étaient juste tous les deux. Il le savait.

Mais il lapait difficilement le contenu du verre qu'il tenait dans sa main droite. Le niveau du liquide ambré ne baissait que bien peu à chaque fois qu'il le portait à sa bouche. Était-il saoul au point de ne plus parvenir à boire ? Le niveau de la bouteille était pourtant proche du col.

Dans sa main gauche, l'homme tenait nerveusement un petit verre en plastique. Il le triturait sans vraiment le lever, produisant un bruit désagréable

Désirs et destins

contre la tablette de la chaise haute réservée à leur enfant.

Quand la femme entra dans la pièce, il la fixa avec des yeux méchants. Surprise autant qu'apeurée, elle s'immobilisa en le regardant, stoppant net et silencieusement un petit cri de détresse.

Sans la quitter du regard, il porta à son nez le petit verre en plastique comme s'il contenait un grand vin. Il huma bruyamment.

La femme baissa la tête.

« Je vais appeler... » commença-t-il avec une voix nouée.

« Non ! »

La femme l'avait interrompu avec une supplication, joignant instinctivement les mains comme pour une prière. Une prière à son homme.

« Il le faut. Tu le sais. »

« Oui, il le faudra. Mais pas maintenant. C'est trop tard, déjà, si cela t'angoisse. »

« Je sais. J'ai reconnu l'odeur. Mais que veux-tu attendre ? »

Elle s'était approchée de lui, la tête baissée. Elle ne lui répondit pas tout de suite. Elle lui prit le verre d'alcool et en avala cul sec le contenu avant de le reposer avec un petit claquement sur la table. Cela la fit tousser et des petites larmes purent, cette fois, s'échapper de ses yeux et couler sur ses joues. Son

Désirs et destins

homme lui essuya délicatement avec son index. Elle ne put réprimer un petit rire nerveux.

Elle lui prit également le petit verre en plastique, essuya son tour avec un mouchoir propre qu'elle prit dans sa poche, avant de le saisir à pleine main, y appuyant fortement les doigts, comme si elle voulait le briser par sa poigne. Enfin, elle reposa le verre en plastique sur le plateau de la chaise haute et rangea son mouchoir.

L'homme la regardait faire, comme ahuri. Il ne disait rien.

La femme gardait la tête à demi-baissée mais parvint à lui sourire en le regardant dans les yeux. Elle repoussa sa frange derrière son oreille. Puis elle remonta sa jupe assez haut pour pouvoir attraper sa culotte qu'elle fit descendre sur ses chevilles sans fléchir les genoux. D'un mouvement des jambes, elle s'en débarrassa. Elle avait été danseuse, avant la naissance. Elle en gardait une grande souplesse et des jambes magnifiques qu'elle gagnait tous les jours de bas noirs maintenus par des jarretelles comme au temps jadis. Son homme y avait toujours été très sensible.

Il la regardait faire, bouche bée, sans comprendre ce qu'elle voulait. Ou sans vouloir comprendre. Seule sa main droite semblait échapper à sa volonté et,

Désirs et destins

tremblante, se dirigeait vers une cuisse désormais visible de la femme.

Celle-ci repoussa méthodiquement les couverts encombrant la lourde table de chêne. C'était une table traditionnelle qui provenait d'un héritage. Au fil des générations, on l'avait renforcée, rabotée, vernie.

Elle s'assit dessus, écartant légèrement les cuisses, ses pieds quittant alors le sol. Puis elle attrapa la main volage de l'homme. Délicatement, avec douceur et lenteur, elle la tourna et vint la poser à plat sur sa cuisse, juste un peu en dessous de la pince de la jarretelle. A peine relâchée, la main ne put s'empêcher de caresser la mousse synthétique douce générant comme un petit courant électrostatique.

Sans parvenir à véritablement redresser la tête, la femme regarda l'homme dans les yeux, obligée pour cela à les porter vers l'extrême haut de leurs orbites. Elle gardait un petit sourire pincé, un sourire forcé. La frange s'était échappée de derrière l'oreille, barrant le visage mystérieux de la femme, mais elle fut promptement remise à sa place.

L'homme se sentait à l'étroit dans son pantalon et en rougissait de honte. Ce n'était guère le moment, pensait-il.

« C'est inutile de tenter de me faire fléchir : tu sais que je vais devoir... » commença-t-il.

Désirs et destins

« Je n'ai pas l'intention de te faire fléchir. Mais ce soir sera notre dernier soir ensemble. Tu le sais, n'est-ce pas ? »

« Oui » concéda-t-il en hochant la tête.

« Alors, moi qui demande rarement quelque chose pour moi-même, je désire juste te sentir une dernière fois au fond de moi. »

Elle lui déboutonna son pantalon et le fit descendre au sol avant d'extraire du caleçon ce qui l'intéressait, repoussant le sous-vêtement à mi-cuisses. Elle saisit l'homme au niveau du bassin et l'attira à elle. Il se sentit ridicule en marchant en canard jusqu'à se situer entre les cuisses de sa femme.

Ses deux mains solides et fortes vinrent la prendre sur les côtés de la poitrine. Elle ferma les yeux et offrit ses lèvres. Il vint y coller les siennes tandis qu'il redescendait ses mains sur les flancs de sa femme, froissant son chemisier. Celles-ci évitèrent la jupe et, sautant par dessus ses plis, retournèrent sur les bas.

Quand, à bout de souffle, les deux paires de lèvres se séparèrent, il murmura : « il aurait été si simple de faire autrement, de faire ce qu'il aurait fallu faire, comme tant d'autres avant nous. Je t'aurais fait l'amour autant que tu aurais voulu. »

« C'est inutile de penser à ce qui aurait pu être et qui ne sera jamais. »

« Je t'aime. »

« Moi aussi. »

Désirs et destins

« Mais pourquoi as-tu... »

« Il allait souffrir. Comme tu le sais. Comme tous nous l'ont dit. Et il allait souffrir inutilement. C'était déjà trop tard. Tu le sais. Je le sais. Et je ne supportais pas cette idée. Alors, oui, j'ai fait ce que je ne pouvais pas m'empêcher de faire pour éviter ce qui pouvait encore l'être. Éviter cette souffrance inutile. »

« Mais qu'allons-nous devenir ? »

« J'ai fait mon devoir. Tu vas faire le tien et utiliser le téléphone dans quelques instants pour cela. J'attendrai ici. Puis nous serons séparés. Pour toujours. »

« Peut-être pourrais-je... »

« Non. J'assume seule ce que j'ai fait. Je ne t'ai pas impliqué. Je savais que tu refuserais. Les hommes sont lâches, souvent. Mais, ce soir, une dernière fois, je t'en prie, aime moi si tu ne me hais pas déjà trop. »

Désirs et destins

L'assassin

Le cachot demeurait perpétuellement sombre, humide et contenait un air malsain. Il n'avait aucune ouverture vers l'extérieur qui aurait pu l'aérer ou renseigner son occupant sur l'avancée des jours et des nuits. Sa seule ouverture était cette porte basse qui ne s'ouvrait que pour, une fois par jour, on jette dans le gourbi un pot d'un infâme brouet d'avoine et autre d'eau croupie. On retirait par la même occasion, parfois, le récipient qui servait à contenir les excréments. C'est ainsi que Knut survivait. Mais il ignorait depuis combien de temps.

Il tentait bien de retenir, à chaque fois qu'on lui donnait à manger, le nombre de repas servis mais il n'était pas vraiment certain de son décompte. Environ un an qu'il était là, pensait-il.

Ses cheveux couvraient désormais largement ses épaules tandis que la crasse ne s'y limitait pas. Une barbe désordonnée poussait jusque sur sa poitrine. Il était nu. Il était maigre. Il n'osait pas s'imaginer se regardant dans un miroir. Il n'aurait pas reconnu le brillant capitaine menant les armées du roi Konrad.

Au début de sa détention, Knut s'étonnait chaque jour d'être toujours vivant. Puis il avait compris, au fur et à mesure de sa déchéance physique. Il fallait qu'il

Désirs et destins

perde de sa superbe. Nul ne devait reconnaître le glorieux soldat. Knut serait misérable face au bourreau. Et nul ne serait tenté, dans la foule, de le soutenir. Pas même Edwige.

Il s'étonna, quand il entendit ouvrir la porte : il lui semblait qu'il était bien tôt. Puis il comprit : ce n'était pas le gardien habituel qui entraît mais deux soldats de la garde royale, épées en mains. Knut recula jusqu'au fond du cachot, dos au mur. Les épées étaient pointées vers sa gorge. On allait le tuer ici, peut-être.

Le gardien entra soudain en se dandinant comme d'habitude, bousculant un peu les deux militaires dans l'étroitesse du lieu. Il portait dans ses bras une sorte de robe de bure qu'il tendit à Knut. A quoi bon résister ? Knut enfila le vêtement. Le gardien passa une corde à la taille du prisonnier et la noua en ceinture.

Le gardien ne disait jamais rien. Peut-être était-il muet. Il saisit les mains de Knut et croisa les poignets. Le prisonnier ne bougea pas tandis qu'il était ligoté.

Quand ce fut fait, le gardien sortit. Les deux militaires firent signe, avec leurs épées, au prisonnier de sortir à son tour. Knut baissa la tête pour franchir le seuil mais moins que les soldats couverts de leurs casques. Le gardien avait déjà disparu.

Les pieds nus de Knut étaient habitués au sol froid et humide du cachot. Les pierres du couloir lui

Désirs et destins

semblèrent presque chaudes, surtout quand la petite compagnie remonta vers le soleil. L'escalier était autant étroit que les couloirs. Un des soldats marchait devant Knut, l'autre derrière. Ils gardaient leurs épées à la main. Knut n'osa pas leur adresser la parole, leur dire qu'il attendait son exécution avec impatience, qu'il ne tenterait pas de s'enfuir. Pas un mot n'avait été échangé. En fait, Knut n'avait pas parlé à quelqu'un depuis son incarcération. Il n'avait gardé la mémoire du don de parole qu'en maudissant les dieux, le roi et lui-même ou en parlant aux murs de son cachot.

Quand ils sortirent de la prison, le soleil était déjà haut dans le ciel. Il devait être environ dix heures du matin et l'été promettait d'être chaud. Knut avait mal aux yeux mais ne pouvait ni les fermer, puisqu'il devait continuer d'avancer, ni vraiment se protéger avec ses mains ligotées.

La place était remplie de monde. Sur les côtés, dissimulant presque toutes les belles demeures de pierre, il y avait les étales du marché. Mais la plupart des gens regardaient encore, le sourire aux lèvres, badinant avec leurs voisins, l'estrade au centre de la place.

La potence ne comportait que trois cordes et les trois étaient occupées : un homme, une femme et un jeune garçon qui semblait être leur fils. Celui-ci se tortillait encore, la langue fébrile, provoquant des quolibets dans la foule. Il devait avoir plus de quinze ans

Désirs et destins

pour avoir été pendu. Deux plus jeunes enfants étaient attachés à des poteaux : ils avaient été égorgés.

Le bourreau était en train de ranger ses affaires. Knut s'en étonna. Il s'offusqua presque que celui chargé de sa mise à mort fasse preuve d'autant de légèreté dans son office, délaissant le suivant sur la liste.

Mais les deux soldats ne laissèrent pas à Knut le loisir de trop réfléchir. Celui situé à l'arrière lui rappela, d'un petit coup d'épée, qu'il devait avancer et suivre le premier militaire.

Ils firent la moitié du tour de la place dans l'indifférence générale. Alors qu'ils allaient entrer dans le palais royal, un râle attira l'attention des deux soldats autant que de Knut. Le plus jeune des pendus avait cessé de se tortiller. Le bourreau avait hoché la tête d'un air satisfait.

La petite compagnie gravit les sombres marches du palais. Tout, dans la ville, était bâti dans cette pierre grise que l'on trouvait dans la région. Le palais ne faisait pas exception.

Les gardes s'écartèrent sans poser la moindre question et la petite compagnie pénétra dans la grande salle d'audience.

Tous les grands officiers étaient là. Ils s'écartèrent avec dégoût mais sans se faire prier, laissant

Désirs et destins

Knut s'approcher du trône. Désormais, les deux gardes se situaient de chaque côté de lui.

Konrad était assis sur le trône. Mais bizarrement effondré. Il ne semblait tenir que grâce à ces cordages qui l'attachaient au dossier. Sa bouche ouverte laissait s'écouler un petit filet de bave. La couronne d'or posée sur la tête inexpressive passait presque pour une anomalie.

A sa droite, son fils aîné, Clodomir, se tenait bien droit, l'épée sortie du fourreau mais la pointe posée sur le sol. Il tenait la poignée des deux mains.

A sa gauche, Knut mit du temps à reconnaître Dame Edwige, la fille aînée du roi. Son visage était creusé de larmes. Elle était pâle. Sa jeunesse semblait s'être enfuie avec sa joie de vivre. Malgré tout, sa beauté se devinait encore derrière un rempart de désespoir.

A la distance réglementaire, Knut se mit à genoux. Il sentait la présence de ses deux gardiens comme celle, un peu plus loin, de la foule des puissants. Toutes ces présences étaient silencieuses mais oppressantes.

Clodomir posa un regard méprisant sur Knut. Puis il s'adressa à lui avec une expression affligée.

« Le roi Konrad, mon père, affronte de terribles maux. Les meilleurs médecins du royaume et même au delà n'ont rien pu faire. Les blessures que nos ennemis lui ont infligé il y a bientôt six mois ne l'ont pas tué mais

Désirs et destins

cela aurait été préférable. Le royaume n'a plus de roi valide mais aucun nouveau roi ne peut être sacré tant que Konrad vit. Et nos ennemis sont à nos portes, encore une fois. »

Clodomir fit une pause. Il respirait difficilement, comme sous le coup d'émotions contraires et violentes. Edwige le regardait, une larme coulant sur la joue visible de Knut. L'ancien guerrier regardait l'héritier du trône en fronçant les sourcils. Il ne comprenait pas bien ce qu'il faisait là.

Le fils du roi reprit. Il y avait une colère contenue dans sa voix.

« Nous avons tous juré fidélité au Roi. Nul d'entre nous ne peut... régler le problème. Du moins sans se parjurer. Seul quelqu'un ayant déjà brisé son allégeance pourrait nous sortir de cette situation. »

Le cerveau de Knut rassemblait les éléments lentement. Un an au cachot l'avait autant ramolli que les muscles. L'ancien capitaine refusait de prendre la parole. Clodomir dut être explicite après un nouveau silence.

« Le roi Konrad accordera son pardon au renégat Knut si celui-ci accepte de l'aider à mourir. Knut sera alors banni au lieu d'être exécuté. En tant que capitaine, Knut a été formé pour achever des blessés sans que leurs souffrances se poursuivent inutilement. Il devra en faire de même pour son roi. »

Knut redressa la tête. Son regard ressemblait à deux poignards visant Clodomir.

Désirs et destins

« J'ai entendu la voix de Clodomir. Pas celle de mon roi. »

Tous regardèrent le trône. La main droite du roi tremblait tandis que sa mâchoire essayait de se refermer. Enfin, après des efforts paraissant surhumains, une voix brisé et hésitante sortit de la bouche du roi Konrad. Cette voix ne ressemblait plus en rien au tonnerre quasiment divin qui, jadis, en jaillissait.

« Mon fils Clodomir a exprimé ma volonté. Si Knut exécute mes ordres, il sera banni et déclaré maudit. Nul n'aura le droit de lui faire le moindre mal sous peine de mort. Sauf si Knut reparaît dans une ville du royaume. En tel cas, il sera mis à mort immédiatement par le premier qui le reconnaîtra. »

La mâchoire du roi redevint pendante. Dire ces quelques phrases d'un ton las avait épuisé Konrad.

Knut réfléchit quelques instants. Puis il prit la parole.

« J'accomplirai la volonté de mon roi à qui je suis toujours fidèle. Mais je désire que me soient rendues ma dignité et mes armes qui me seront utiles dans mon exil. C'est propre et en capitaine des armées de mon roi que j'accomplirai sa volonté. »

« Comment oses-tu... » commença Clodomir.

Un geste de Konrad l'interrompit. Le roi se redressa dans son trône. Il respirait fortement. On

Désirs et destins

entendait son souffle rauque à travers toute la salle d'audience. Enfin une faible voix se fit entendre.

« J'approuve les désirs de Knut. Qu'on le délie, le baigne et le soigne. Puis qu'on lui rende sa tenue et ses armes. Seules les insignes de son grade lui seront ôtées. J'ai dit. »

Le roi se mit alors à tousser avec une vigueur qu'on lui aurait cru impossible.

Knut tendit ses poignets entravés à l'un des gardes qui trancha la corde. Avant de quitter la salle d'audience en suivant le majordome, il regarda une dernière fois vers le trône. Le roi était de nouveau apathique. Clodomir se taisait mais son regard parlait suffisamment tant il était chargé de haine. Edwige tentait de conserver sa dignité mais ses joues étaient humides de pleurs et elle le regardait.

Les esclaves du service de soins du roi s'occupèrent de lui. Il fut curé des pieds à la tête. Ses ongles furent coupés et limés. Ses cheveux coiffés furent rassemblés en une queue de cheval, conformément à ses désirs. Il ressembla ainsi à un prince étranger.

Clodomir accompagna les serviteurs ramenant de la prison les chausses, la tunique, la cote de mailles, la culotte, le casque et les armes de l'ancien capitaine. Le chambellan transportait, quant à lui, un pot de terre où brûlaient des morceaux de charbon. Un manche en bois dépassait du pot.

Désirs et destins

Quant Knut se fut habillé et équipé, il s'agenouilla devant le chambellan, laissant Clodomir pincer un sourire mauvais. Le chambellan posa lourdement sa main gauche sur la tête de l'ancien capitaine, l'immobilisant. Puis, de la main droite, il saisit le manche et appliqua le sceau d'infamie au milieu du front de Knut.

La chair grésilla. Une odeur de viande grillée remplit la pièce. Mais Knut ne frémit presque pas. Et aucun son ne s'échappa de sa gorge.

Quand la marque fut faite, le chambellan reposa le sceau dans le pot et s'inclina devant Clodomir avant de quitter la pièce.

Knut dut attendre quelques instants puis il se leva et rejoignit la salle d'audience. Les puissants du royaume se turent et regardèrent tous le trône.

Sans la moindre hésitation, l'ancien capitaine marcha sur le trône. Clodomir attendait à la droite du roi, le chambellan à ses côtés. Mais Edwige avait disparu.

Knut dégaina son poignard et en appuya la pointe à la base de la gorge du roi. Celui-ci déglutit, ferma la bouche et les yeux. Il attendit.

La lame pénétra le roi jusqu'à la garde. Puis Knut la retira et l'essuya sur une serviette destinée à assécher le coin de la bouche du roi. La salle restait plongée dans le silence.

Désirs et destins

Knut s'inclina devant le cadavre de son roi et fit demi-tour, quittant la pièce sans retourner le moindre regard vers le trône. Les puissants et les gardes s'écartèrent avec horreur devant lui.

Dans son dos, des serviteurs délièrent le cadavre du roi du trône et l'emmenèrent tandis que le chambellan prenait la couronne. Clodomir s'assit sur le trône encore chaud du corps de son père et le chambellan posa la couronne sur sa tête.

Toute l'assemblée s'agenouilla en criant d'une seule voix « vive le roi ».

Mais Knut était déjà sorti.

Alors qu'il regardait le gibet au milieu de la place, soupirant de pitié pour la famille massacrée et exposée aux quolibets, il entendit un cri horrible provenant de l'intérieur du palais. Un cri de femme. La voix d'Edwige.

Mais Knut ne pouvait plus revenir. Il était banni et maudit. Il ne pouvait plus s'inquiéter pour celle qu'il avait osée aimer un an plus tôt, provoquant la colère du roi.

Il baissa la tête et se dirigea vers les écuries militaires. Personne n'osa l'intercepter ou lui demander quoique ce soit : il portait le sceau d'infamie au milieu de son front.

Il retrouva son ancien cheval. Il n'avait pas changé de place dans les écuries. Sans doute un autre

Désirs et destins

cavalier le montait-il depuis un an mais l'animal reconnut son ancien maître. Il se laissa caresser et seller.

Knut s'éloigna de la ville au trot.

Un autre cavalier semblait suivre, de loin, Knut. Mais celui-ci ne s'arrêta pas pour le vérifier. Il ne pensait pas que Clodomir le ferait tuer. Peut-être un espion devait-il s'assurer que le banni quittait bien le royaume.

La route choisie par Knut menait à un endroit qu'il connaissait bien. Il y avait fait la guerre un peu plus d'un an plus tôt. Il ne s'arrêta dans aucune auberge, préférant attacher son cheval à un arbre et dormir dans les branches, son épée toujours près de sa main. La route traversait en effet surtout d'épaisses forêts et très peu de villages. Il se nourrissait des bienfaits de la forêt.

Trois jours furent nécessaires pour quitter le royaume.

Enfin, le matin du quatrième jour, Knut aperçut sur une colline ce qu'il cherchait : une ancienne tour de guet abandonnée. Il quitta la route principale pour emprunter un ancien chemin.

Il parvint à un enclos de pierres empilées à sec. La muraille devait faire une double hauteur d'homme pour une épaisseur de deux pas. Il franchit une ouverture et se retrouva dans la cour au milieu du clos. La vieille tour de guet était construite contre la muraille et diverses chaumières en bois couraient à ses côtés. Tout était

Désirs et destins

abandonné depuis plus d'un an. Depuis que tous les habitants du lieu avaient été massacrés par les armées du roi Konrad.

Knut posa la vieille porte en bois sortie de ses gonds contre l'ouverture dans la muraille puis il laissa son cheval gambader dans le clos et brouter l'herbe y poussant de manière sauvage.

L'une des chaumières était une écurie. La tour de guet elle-même ferait un logis très acceptable pour un banni. Knut posa ses mains sur sa taille et, tournant sur lui-même, il embrassa du regard son nouveau royaume en riant.

Alors que le soleil déclinait, Knut entendit la porte de bois de la muraille s'effondrer sur le sol. Il sortit, l'épée à la main, de la tour où il préparait son logement.

Un voyageur couvert d'un vaste manteau de bure, la tête enfouie sous une capuche, tenait un cheval par le licou et était en train d'enjamber la porte qu'il avait juste poussée.

Knut se précipita vers l'inconnu, s'apprêtant à lever son épée pour lui trancher la tête. Mais le voyageur retira sa capuche et Knut ne put que lâcher son épée.

Edwige se pressa contre lui, le serrant dans ses bras. Knut hésita. Que faisait-elle ici ? Puis il se souvint d'un an plus tôt. Il enroba de ses bras jadis puissants la fille du roi défunt. Il ne fallut que quelques instants pour que leurs lèvres se rejoignent.

Désirs et destins

Ce n'est que lorsqu'ils furent tous les deux à bout de souffle que Knut s'éloigna d'un pas pour mieux regarder celle qui aurait dû, un an plus tôt, être la femme de sa vie.

Elle portait au milieu du front, mais apposée sans la rigueur utile, la marque des bannis. « Je l'ai fait pour te suivre » avoua-t-elle quand il lui caressa le front.

Désirs et destins

L'innocence de la naïveté

D'autres auraient dit qu'ils avaient été frappés d'un coup de foudre, qu'ils étaient tombés instantanément amoureux. Pas moi. Je suis assez mature pour reconnaître un violent accès de désir, un déferlement d'hormones dans le sang, une accélération soudaine du pouls. Pure physiologie que tout cela. Pourtant, elle avait attiré mon regard. Pourquoi elle ?

Nous sortions de la salle du séminaire, tel un troupeau qui venait de se faire tondre d'un montant indécent pour écouter les gourous de ce cabinet de conseil. Je dirige une entreprise bonne cliente. Et mon plaisir personnel dans ce genre de séminaires n'y est pas étranger. L'heure du cocktail avait sonné.

La vaste coupole du hall d'honneur de ce palace d'une côte ensoleillée, à moins d'une centaine de mètres de la plage, nous offrait un lieu agréable où diner et se détendre. Nous étions malgré tout entre clients et au milieu des consultants du cabinet. La détente était donc toute relative. Mais celle que j'avais vue alors que j'étais encore sur le seuil du hall était là et cela me suffisait.

Cette jeune femme aurait pu être ma fille. J'en eu confirmation quand elle se retourna pour prendre en souriant une flute de Champagne sur le plateau d'un

Désirs et destins

serveur. Son visage flamand était lumineux tandis que ses cheveux blonds couvraient à peine ses épaules nues.

Sa robe de soirée noire, très simple, la couvrait des genoux jusqu'au dessus des seins, sans décolleté excessif, les manches s'arrêtant avant les coudes. Sa peau très pâle ne se colorait d'un léger rouge qu'au niveau du visage. La couleur de son badge signalait son appartenance au cabinet. Sans doute une jeune consultante à peine embauchée qui sortait tout juste d'une quelconque école de réputation mondiale.

Je m'approchais tandis qu'elle buvait une gorgée de Champagne.

« Mademoiselle, c'est étrange car je croyais connaître tous les consultants de votre entreprise mais votre visage m'est inconnu... »

Elle jeta un bref coup d'oeil à mon badge. L'intensité de la couleur de son visage s'accrut d'un cran.

« Non, en effet, je n'ai jamais travaillé pour votre société. »

« Eh bien, faisons connaissance. »

Je lui tendis mon bras droit. Elle y posa délicatement sa main gauche et se fit ainsi conduire jusqu'au buffet principal comme une véritable princesse. Pourtant, elle semblait timide et gênée. Les consultants que je connaissais me sourirent et s'écartèrent devant

Désirs et destins

nous. Nous accédâmes aux mets chauds et froids sans difficulté ni bousculade.

« C'est la première fois que vous venez à la convention annuelle ? Vous sembliez si perdue... »

« En effet. Je suis récente dans l'entreprise. »

La puissance d'un homme reste le plus puissant aphrodisiaque que je connaisse chez les femmes. Les hommes politiques en usent et abusent. Moi, pas trop. Ma femme m'incite d'ailleurs à la plus stricte retenue. Mais je suis riche, je dirige un grand groupe et je maîtrise un très confortable budget en consulting. Je n'eus donc aucune difficulté à emmener la donzelle jusque dans ma chambre.

Elle en franchit le seuil en ayant un visage plus écarlate que la carrosserie de ma Ferrari.

Jeune et timide, elle dut être accompagnée. Elle se laissa guider du bout des doigts. Quand ses jambes heurtèrent le lit, elle abandonna ma main pour se hisser sur les couvertures et avancer à la façon d'une chatte à la recherche de caresses. Elle me sourit, plongeant ses yeux bleus emplis de crainte respectueuse dans mes yeux saturés de désir.

Sa robe l'avait quittée je ne sais trop comment au cours de sa progression. Elle la rejeta dédaigneusement sur le sol. Je fus surpris de voir cette douce et prude jeune femme munie de bas noirs opaques retenus en

Désirs et destins

haut de la cuisse par un porte-jarretelle en dentelles également noires.

Elle s'allongea, posant sa tête sur l'un des oreillers. Je me décidais à me déshabiller.

Au matin, elle me réveilla sans y prendre garde. Mais, à mon âge, on a le sommeil fragile. Elle était assise sur le lit, en train de remettre ses escarpins. Elle avait jeté sa robe sur son corps sans, encore, la mettre bien en place.

Je posais ma main sur sa cuisse. Elle se retourna en me souriant.

« Réveillé ? Je ne voulais pas. Désolée. »

« Tu me laisses ? »

« Il faut que j'y aille. Je dois retourner dans ma chambre me préparer pour la journée. »

Elle posa ses lèvres chaudes sur les miennes pour y apposer un délicat baiser.

Je la regardais s'éloigner à regret. J'aurais aimé la prendre avant le petit déjeuner. Elle referma la porte derrière elle tout en achevant de mettre sa tenue dans un ordre approximatif.

Je me levais alors brutalement. J'enfilais mon pantalon et ma chemise abandonnés sur le sol et j'entrepris de la suivre. J'étais redevenu adolescent. Je voulais connaître sa chambre, connaître son nom, la pourchasser de bouquets de roses.

Désirs et destins

Quand je sortis à mon tour dans le couloir désert à cette heure, elle venait de disparaître dans le petit hall devant les ascenseurs. Pieds nus, je courus en silence derrière elle, essayant de la rejoindre avant qu'elle n'utilise une cabine pour changer d'étage.

Mais j'entendis une voix féminine dure avant d'y parvenir. Il me sembla reconnaître la directrice marketing du cabinet. Elle venait d'interpeller ma conquête de la nuit. Je restais dans le couloir, en prenant garde de ne pas être visible.

« Alors, toi, tu étais avec lequel ? »

Ma conquête donna mon nom. Son interlocutrice laissa échapper un petit sifflement d'admiration.

« Ma peau est pâle et je rougis facilement, ça aide » s'excusa presque celle que j'avais serrée dans mes bras toute la nuit.

« Tout de même. Pas mal pour une débutante. Catégorie A. C'est donc 2000, comme convenu. Les taxis vous attendent pour l'aéroport. Il y a 4 taxis et vous êtes quinze, ça devrait suffire. Je verrai dans la journée l'humeur de ta cible. S'il a été content, tu auras le supplément prévu. Et on verra à te redemander la prochaine fois. »

Je rentrais dans ma chambre sans attendre la suite.

Désirs et destins

Amours au sommet

De nombreux petits monticules formaient, sur la plaine, des sortes de pains de sucre aux pentes abruptes atteignant souvent plusieurs centaines de mètres de haut. Ils étaient couverts d'une végétation luxuriante juste entrecoupée d'escaliers aménagés de main d'homme dans des temps anciens pour permettre d'atteindre le sommet. Parfois, plus récemment, on avait dissimulé au cœur du monticule un ascenseur, lorsqu'un riche propriétaire avait fait construire une villa au sommet. Mais l'ascenseur ne descendait jamais tout à fait en bas : les multiples bras du fleuve serpentant entre les monticules pouvaient parfois entrer dans des crues terribles.

L'endroit, disait-on, faisait partie des plus beaux de la Terre. Il n'avait plus rien à voir avec l'enfer volcanique qui, jadis, avait fait naître ces innombrables monticules.

C'était le printemps. La pluie matinale, quotidienne en cette saison, s'était déjà achevée. Face au soleil désormais triomphant se dressait un immense arc-en-ciel au dessus du golfe où débouchait le delta du fleuve. Midi approchait.

Désirs et destins

Sur l'un des monticules les plus proches de l'océan, on avait bâti une immense villa bien des années auparavant. Récemment, elle avait changé de propriétaire, au profit d'une petite société ne disposant que de deux actionnaires. Et l'endroit avait été totalement rénové. Et, chose incongrue sans doute pour l'observateur non-averti, deux pistes d'atterrissages pour aéronefs avaient été construites, à raison d'une à chaque extrémité de la villa.

Depuis quelques jours, les domestiques s'étaient activés pour préparer la villa à recevoir des hôtes de marque. Puis ils s'étaient retirés le matin même. Désormais, il ne restait que des gardes armés empêchant quiconque d'approcher l'endroit. Il y avait même des camions porte-missiles. Mais nul humain ne restait au sommet du monticule, au niveau de la villa.

Le matin même, alors qu'il pleuvait encore, un vieil hélicoptère avait essayé de s'approcher. Des photographes se pressaient dans l'ouverture de sa porte. Le pilote fit rapidement demi-tour pour éviter un missile qu'on fit gentiment exploser à une distance adéquate pour secouer sans danger les intrépides. Il n'y eut plus d'autres tentatives.

Il était bientôt midi. Deux aéronefs des plus modernes approchèrent en parfaite symétrie. Ils se posèrent en même temps, chacun sur une piste. Les ordinateurs de bord qui avaient rendu inutile la présence

Désirs et destins

de pilotes s'étaient accordés pour ouvrir en même temps les portes de chaque engin.

Les humains ne sont pas aussi parfaits. Il y eut un léger décalage entre le moment où un homme en smoking, l'air pressé, posa le pied sur la piste et celui, quelques secondes plus tard, où une jeune femme foula à son tour l'asphalte avec la délicatesse de ses escarpins.

L'homme pressé dut attendre devant la porte desservant la piste où il se trouvait. Lorsque la femme, enroulant son long voile de soie autour de ses épaules, couvrant sa tunique au large col, arriva enfin à sa propre porte, l'ordinateur domestique commanda l'ouverture de chaque côté.

L'architecture de la villa était conçue pour que les deux portes soient l'une en face de l'autre et débouchent chacune sur un couloir d'une même taille pour accéder au salon principal.

Lorsque l'homme et la femme furent tous deux entrés, les deux portes se refermèrent durant un même instant. La climatisation rétablit en quelques secondes la température de vingt-quatre degrés Celsius dans l'ensemble de la demeure.

« Bonjour, Carole » dit l'homme en restant à une distance d'environ deux mètres de la femme.

Celle-ci sourit et répondit docilement : « bonjour, Bernard. » Puis elle ajouta, une moue moqueuse au coin

Désirs et destins

de ses lèvres : « je pense que nous devrions nous approcher et même nous toucher, vu ce que nous sommes venus faire. »

Bernard hésita. Toutes les femmes qu'il avait approchées depuis des années lui devaient obéissance et même soumission. Pas seulement les femmes d'ailleurs, tous les humains de quelque sexe qu'ils soient. L'expérience de ce jour était certes follement excitante mais également (en fait, bien plus) perturbante.

Comme elle ne bougeait pas, il se décida à s'approcher d'elle. Elle tendit une main, un peu bas et écartée de l'axe du corps, mais il lui sera comme on sert une main entre gentlemen. Elle sourit plus franchement.

« Carole, je crains de ne pas respecter l'accord conclu entre nos avocats si... »

« Bernard, envoyez donc au diable les contrats signés par ces croque-morts. Ni vous ni moi ne serions là si on les avait laissés s'occuper de nos parents. »

« Cela aurait été dommage » dit-il en regardant le large col de la tunique.

« Pour vous ou pour moi ? »

Bernard hésita quelques instants. Puis il répondit d'un accent peu assuré : « les deux, je pense. »

« Je crains que nous ne perdions notre humanité à force de... enfin... de... »

« ...confier nos vies à nos ordinateurs, à des pipettes, à des matrices artificielles et, pire que tout cela réuni, à des avocats. »

Désirs et destins

« Il est tout de même ironique de perdre son humanité en contrôlant presque la moitié de celle-ci, toutes planètes confondues. Même si notre refus commun de ce risque est caractérisé par notre présence ici. »

« Une moitié d'humanité chacun dans la bannette de notre union. Ou presque. »

« Deux moitiés pour un héritier unique. De génération en génération, nous avons réduit nos familles afin de ne pas disperser nos actifs. Il ne reste que nous deux. Et, désormais, une loi nous permet de transmettre tout à un seul. Notre monde a enfin appris ce que les rois du temps jadis savaient bien. »

« Disons plutôt que nous avons réussi, de génération en génération, à contourner les lois conçues pour empêcher notre existence puis à modifier les lois à notre convenance. »

« Notre destin s'accomplit par cette rencontre. »

« Rien de plus que le destin ? Nous nous connaissons depuis que nous sommes tout petits, Bernard. »

« Eh bien ? »

« Alors, rien de plus que le destin ? »

« Je ne vois pas ce que... »

« Ce n'est rien, laissez tomber. »

Ils s'avancèrent, en se tenant par la main, vers la baie vitrée donnant sur l'Océan. Quelques monticules

Désirs et destins

particulièrement érodés et couverts uniquement de jungles sauvages les séparaient encore de l'une des plus vastes étendues d'eau libre de la planète. Les bras du fleuve enserraient ces monticules intrépides, contribuant à leur inexorable destruction sans doute autant que les embruns.

L'arc-en-ciel s'estompait progressivement tandis que le soleil continuait sa course. Il avait dépassé son zénith.

Sans se lâcher leurs mains, l'homme et la femme s'assirent dans le vaste divan de cuir blanc, hésitant entre se regarder l'un l'autre et admirer le paysage. L'ordinateur domestique fit se déplacer les robots de service jusqu'à leur portée.

Se munissant chacun d'une paire de baguettes de bambou naturel, ils se mirent à picorer dans des plats aux multiples saveurs, chauds ou froids, tout en devisant gaiement sur la splendeur du paysage. Ni l'un ni l'autre n'avaient l'habitude des boissons enivrantes qu'ils absorbaient. Tout avait été conçu, orchestré, arrangé, négocié, planifié...

Il posa sa paire de baguettes sur le plateau en regardant sa compagne. Elle comprit que le temps était venu. Elle posa également sa paire de baguettes et s'approcha de lui.

Désirs et destins

La tunique et le smoking étaient conçus pour être faciles à retirer. Tout comme les sous-vêtements. Et puis, l'un et l'autre s'étaient largement entraînés avec des serviteurs au fil des années.

Tandis que ses mains caressaient les globes parfaits des seins de sa compagne, Bernard l'observa de la tête aux pieds, sentant le désir l'envahir. Elle était semblable de corps à toutes les gueuses avec lesquelles il se distrait depuis son adolescence. Il savait qu'elle était autant puissante que lui. Mais son désir voulait l'ignorer. Il voulait la pénétrer.

Elle écarta ses cuisses. Elle regarda l'entrejambe de son compagnon. L'outillage valait celui d'un serviteur africain. Les généticiens avaient fait du bon travail avec chacun d'entre eux.

Celui ou celle qui naîtrait de leur union serait totalement humain. Il aurait été conçu comme un humain l'était dans les premiers âges. C'était là tout le sens de leur présence en ce lieu qui durerait le temps qu'il faudrait sans qu'aucun impératif d'agenda ne vienne perturber le destin.

Désirs et destins

Le meurtrier

Frappe au ventre. Frappe au ventre. Frappe au ventre. Le couteau obéit. Le sang gicla. Elle avait crié. Puis gémit. Puis s'était tue. Ce ventre qu'elle avait voulu stérile pour lui n'était plus que charpie. Frappe au ventre. Frappe au ventre. Frappe au ventre. La vulve qu'il n'avait plus le droit de pénétrer était lacérée. Frappe au ventre. Frappe au ventre. Frappe au ventre.

Il resta comme abruti un court instant. Il eut le sentiment que c'était un court instant. Mais, en fait, il n'en savait rien. Puis il regarda ses mains pleines de sang : celle qui avait manoeuvré le couteau, celle qui lui avait permis de la retenir tandis qu'il la tuait.

Le couteau était resté planté devant lui, au milieu de ce qui restait du ventre de celle qu'il aimait.

Pour commettre son acte, il était agenouillé sur le bord du matelas. La position n'était pas confortable. Il l'avait juste jetée sur son lit. Avait-elle cru, un instant, qu'il allait la violer, là, dans sa chambre, un étage au dessus du salon où ses parents regardaient la télévision ?

Sans doute n'avait-elle pas eu le temps de se demander quoique ce soit. Il l'avait tout de suite frappée avec son couteau, celui qu'il portait toujours sur lui, qui lui servait à tout, autant pour découper le pain de son déjeuner à l'usine que pour bricoler. C'était un beau

Désirs et destins

couteau en acier, avec un superbe manche en bois sculpté, qu'il avait lui-même fabriqué durant son apprentissage.

Il regarda le visage tétanisé de la jeune femme. Elle n'arborait plus le joyeux sourire qui rendait fou tous les garçons du village tandis qu'elle leur servait à manger, au petit restaurant tenu par ses parents. La grimace qui déformait cette face jadis lumineuse lui fit horreur. Il s'en détourna. Puis, il se dit qu'il ne pouvait pas la laisser comme cela. Il approcha ses mains pour lui fermer les yeux, lui donner de la sérénité avant que la raideur cadavérique ne la saisisse. Mais il s'arrêta en apercevant le sang sur ses mains. Il ne fallait pas qu'il salisse ce visage avec du sang.

Alors, saisissant les draps, il s'essuya les mains avec soin. Ce n'est qu'une fois qu'il se sentit assez propre qu'il osa toucher le visage de la jeune femme puis le reste de son corps.

Il l'installa le mieux qu'il put dans le lit. Elle semblait avoir retrouvé un semblant de sérénité. Elle était presque comme il l'avait toujours aimée.

L'émission de télévision allait se terminer dans peu de temps. Puis ce serait l'heure du dîner. Les parents allaient découvrir son crime. Elle l'avait entraîné dans sa chambre pour bien lui expliquer, entre quatre yeux, que

Désirs et destins

c'était fini, qu'il ne devait plus venir. Elle n'avait pas voulu que ce soit fait devant ses parents.

Eux étaient au courant, bien sûr. Ils savaient ce qu'allait faire leur fille en montant dans sa chambre avec ce jeune homme. Le père avait soupiré et hoché la tête tandis que le jeune couple montait les marches. La mère avait soupiré à sa suite en marmonnant : « c'est bien dommage ».

Mais il ne pouvait pas encore quitter la chambre comme cela. Des larmes coulaient sur ses joues. Sa vue était trouble. Il se pencha sur elle et lui donna un dernier baiser sur ses lèvres encore tièdes puis sur son front. Un « pardonne-moi » lui échappa.

S'agenouillant de nouveau sur le bord du matelas, indifférent à l'inconfort de la position ou le recherchant même peut-être, il récita par trois fois un Notre Père.

Enfin, il ouvrit la fenêtre, s'assit sur le rebord et fit jouer ses muscles pour basculer dans le vide, se retenant juste du bout des doigts au montant de la fenêtre. Quand sa position fut stabilisée, il lâcha tout et atterrit en douceur sur le ciment de l'allée.

Il se mit à courir, réalisant trop tard qu'il avait oublié son couteau au milieu du ventre de son aimée.

Il ne s'était pas caché. Il avait juste préparé sa valise et attendu chez lui. Les gendarmes l'avaient emmené. Il n'avait pas voulu d'avocat. Il avait répondu à toutes les questions en baissant la tête. Il n'avait pas pu

Désirs et destins

accepter qu'elle veuille l'abandonner. C'était tout. Le couteau, il l'avait toujours sur lui. Tout le monde en témoigna.

Assez curieusement, c'est à la fin du procès que le procureur demanda aux parents de témoigner. Sans doute espérait-il ainsi marquer le jury en profondeur. Ce fut le cas, d'une certaine façon, même si ce fut d'une façon inattendue.

« Notre fille est morte et nul ne la refera vivre, quoiqu'il fasse. Sa vie est perdue. Nous comprenons ce garçon. Nous comprenons sa douleur. Mais notre haine ne changera rien à la mort de notre fille. Alors, nous avons décidé de lui pardonner. Une vie a été perdue. En perdre une seconde ne changerait rien. »

Les bouches bées s'étaient multipliées dans le tribunal. Le jury s'était retiré.

En prison, il était solitaire, silencieux. Certains voyous y avaient vu un aveu de faiblesse. Il suffit qu'un eut la mâchoire brisée et qu'un autre faillit mourir d'un arrêt cardiaque suite à une compression thoracique pour que la solitude du jeune homme fut respectée.

Il passait le plus de temps qu'il pouvait dans la chapelle de la prison, à prier. Il refusa poliment les demandes de l'aumônier qui voulait l'associer au service. Il restait au fond de l'Eglise à chaque messe.

Désirs et destins

Peu d'années plus tard, il se retrouva, un matin, à franchir la grande porte d'acier. Il lui semblait que son châtiment n'était pas achevé mais on lui assura que si. Il demanda même s'il ne pouvait pas rester davantage. Il n'eut pas de réponse, à part un étonnement du gardien.

Le père et la mère de sa fiancée assassinée étaient là. Ils l'attendaient. Personne d'autre n'était venu. Alors ils l'emmenèrent.

En arrivant chez eux, en pénétrant dans le hall de l'entrée où rien n'avait changé, son regard grimpa le long de l'escalier jusqu'à la porte de la chambre.

« Viens : il faut lui dire adieu » lui dit juste le père.

Alors les deux hommes montèrent à l'étage.

La chambre n'avait pas changé. Rien n'avait été déplacé. Le lit était propre et dressé au carré. Elle pouvait revenir dormir ici, si elle voulait, où qu'elle soit.

Sans prévenir, il s'agenouilla sur la moquette, à côté du lit. Il joignit les mains. Il les sera si fort que les articulations blanchirent. Des larmes coulèrent sur ses joues.

Le père s'était agenouillé de l'autre côté du lit.

« Notre Père... » commença le père.

« Qui êtes aux cieux... » continua le meurtrier.

Leurs voix se joignirent ensuite pour poursuivre la prière.

Désirs et destins

A la troisième répétition, le père se pencha pour prendre quelque chose sous le lit.

« Pardonne nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensé. Ne nous soumet pas à la tentation mais délivre nous du mal. Amen. »

Le père pointa son fusil de chasse vers le meurtrier de sa fille. Celui-ci ne bougea presque pas, se contentant de hocher la tête.

« Nous t'avons pardonné il y a quelques années. Mais il faut que ce soit fait. Tu comprends ? »

« Oui, je comprends. »

« Me pardonnes-tu ? »

« Oui, je vous pardonne. »

Désirs et destins

Face à la mer

Le fugitif avait quitté tous les chemins et progressait le plus vite qu'il pouvait au travers des broussailles et des ronces, sous les hauts arbres. Au loin, il entendait les chiens aboyer. Parfois, même, des voix d'hommes se hurlant des ordres ou des informations se répercutaient en échos contre les collines.

Le soleil déclinait maintenant. Le fugitif décida d'obliquer, se dirigeant vers lui. Il se laissa guider par la pente, d'abord légère, puis de plus en plus forte. Ce n'est qu'après plusieurs dizaines de mètres qu'il s'aperçut qu'il suivait désormais un petit chemin, à moins que ce soit une rigole creusée par les eaux de pluie. Mais il était trop tard pour reculer. Il était fatigué par sa course. Il avait soif. Il faisait si chaud.

Enfin, il jaillit de la forêt. Ou, plutôt, la forêt s'arrêta brutalement. Le fugitif était désormais sur une plage. Il y avait une longue étendue de sable. L'homme estima que près de cent mètres de sable le séparaient de l'eau.

A l'horizon, il n'y avait rien. Juste un immense océan sans fin. Et le soleil était en train d'y plonger.

Le fugitif regarda à droite puis à gauche. Des deux côtés, la plage était cerclée de hautes falaises. Sans

Désirs et destins

le vouloir, il avait emprunté une étroite valleuse. Le seul moyen de quitter l'endroit était de repartir par où il était venu.

Et s'il faisait demi-tour, il tomberait nez-à-nez avec ses poursuivants. Sauf s'ils n'avaient pas compris qu'il avait obliqué. En tel cas, ils passeraient devant l'entrée de la valleuse et continueraient leur chemin. C'était sa seule chance. La jouer supposait de se cacher et de rester silencieux.

Le fugitif regarda mieux la plage. A sa gauche, plus loin, il vit une cabane sur pilotis et deux barques échouées juste à côté. C'étaient les seules traces d'occupation humaine de l'endroit.

Il décida de tenter sa chance là-bas.

Les pilotis étaient assez hauts. Le plancher de la cabane se trouvait donc au dessus de la tête du fugitif. On accédait à l'intérieur en montant les barreaux d'une échelle. Le fugitif se mordit les lèvres : monter, c'était prendre le risque de faire grincer l'échelle. S'il y avait quelqu'un...

Il hésita. Puis, d'un geste vif, il posa les pieds sur les deux premiers barreaux tout en jetant un coup d'oeil à l'intérieur. L'échelle grinça.

La cabane était vide. Il n'y avait personne. Et, en termes d'objet, il n'y avait pas grand'chose. Dans un coin de la pièce unique, une pailleuse pouvait servir de lit. Il y avait bien une grande malle, une table basse, une natte

Désirs et destins

de cordes et c'était tout. Répondant à la porte, il y avait, en face, une fenêtre donnant sur l'océan. Enfin, deux rideaux colorés permettaient de boucher les deux orifices mais ils étaient tous les deux tirés.

Tout était propre et rangé. Quelqu'un vivait ici et n'avait pas fermé en partant.

Méfiant, il redescendit de l'échelle et voulut faire le tour des environs. Cela ne fut pas nécessaire.

Entre les deux barques échouées, une jeune femme allongée s'était retournée et le regardait en souriant. Elle était bronzée comme on peut être bronzée quand on passe toutes ses journées sur une plage au soleil. Elle ne portait qu'un bikini blanc des plus restreints pour dissimuler ses seins et son sexe.

« Salut » dit-elle.

« Bonjour » répondit le fugitif timidement.

Le corps svelte de la naïade fut debout sans que le fugitif n'ait le temps de décider de fuir ou pas. Elle franchit les quelques mètres le séparant de lui d'un pas souple et rapide.

Elle lui souriait, lui l'observait sans savoir quoi faire ou quoi penser. C'est elle qui reprit la parole en premier.

« Eh bien, tu sembles avoir perdu ta langue. En faisant grincer l'échelle, tu m'as réveillée mais il était

Désirs et destins

temps de rentrer : le soleil va bientôt se coucher. Et il fait vite froid. Je t'invite pour la nuit ? »

« Pourquoi pas ? »

Elle écarta les pans de la chemise ouverte du fugitif pour passer sa main sur les abdominaux de l'intrus. Son autre main s'était discrètement enroulée autour du dos de l'homme. Et elle plongeait son regard dans les yeux étonnés, presque effrayés, de celui qui avait fuit toute la journée.

« Puisque tu es contre l'échelle, monte donc en premier. »

Il s'exécuta. A peine était-il debout qu'il sentit sa présence derrière lui. Elle avait bondit dans la pièce comme une tigresse. Quand il se retourna, il la vit en train de fermer l'entrée avec le rideau coloré. Quelques anneaux judicieusement placés permettaient de le maintenir dans quelques crochets fixés au chambranle.

« Viens » lui dit-elle en l'entraînant par la main.

Elle l'emmena jusqu'à la fenêtre donnant sur la mer.

Le soleil avait beaucoup baissé et, désormais, il s'apprêtait à rentrer dans l'océan. Bientôt, il ferait nuit.

« Quand on fuit, on arrive toujours ici, d'une façon ou d'une autre. C'est le bout du chemin. L'océan est immense mais inhospitalier. J'y pêche du poisson mais je dois toujours faire attention de ne pas aller trop loin sinon je ne pourrais plus revenir. Il y a beaucoup de

Désirs et destins

courants par ici. Et le bras de forêt, dans la valleuse, est riche en baies et en fruits. Mais je ne remonte plus jamais jusque sur les falaises, dans le royaume des hommes. Je ne peux pas aller plus loin mais ce n'est pas une raison pour revenir en arrière. »

Elle ne lui avait pas lâché la main. Elle n'avait pas cessé de sourire. Ils restèrent un certain temps silencieux en train d'observer la chute du soleil. Puis la jeune femme referma le rideau de la fenêtre comme elle avait fait pour celui de la porte.

Il faisait sombre dans la pièce.

Le fugitif devinait juste les mouvements de la jeune femme. Il les entendaient surtout. Il entendit le tissu glisser le long de ses cuisses et chaque pied se soulever à son tour. Il entendit ensuite un nœud de tissu se défaire juste avant que le haut du maillot tombe au sol. Il entendit la jeune femme avancer d'un pas vers lui. Il sentit son haleine sur son visage, ses bras l'enserrer.

« Je t'ai attendu trop longtemps, tu sais ? J'ai fui jusqu'ici sans me rendre compte que tu me manquerais. Il me fallait un fugitif. J'ai entendu les chiens et les cris. Ils trouveront. Ils cherchent tant qu'ils trouveront. Ils nous trouveront. Mais nous avons encore un peu de temps. »

Elle dégrafa la ceinture et déboutonna le pantalon du fugitif. Elle lui retira sa chemise. Il fut totalement nu

Désirs et destins

en quelques instants. Chaussures, chaussettes, tout avait disparu, tout était éparpillé sur le plancher.

Et puis le fugitif s'était retrouvé prisonnier de ses bras et de ses caresses, allongé sur son corps, sur la paillasse, accordant le rythme de ses gémissements au sien. Cela dura le temps qu'il fallait pour que chacun fut repus. Ils s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Au milieu de la nuit, il s'éveilla soudain. Elle le regardait et souriait toujours. Dehors, des gens vociféraient. Des chiens aboyaient.

« Ils nous ont retrouvés » dit-elle calmement.

Il eut un mouvement de recul, voulut s'enfuir.

« Ils sont dedans » dit quelqu'un dehors.

« Ne perdons pas de temps et ne prenons pas de risque » répondit quelqu'un d'autre.

Il voulut se lever. Elle le retint dans ses bras.

Quand une torche fut jetée sous le rideau de la porte, il voulut crier mais elle plaqua ses lèvres sur les siennes.

Elle se sera tout contre lui, l'entourant de ses jambes et de ses bras, s'accrochant à lui comme un homme en train de se noyer s'accroche à sa bouée. Et, surtout, elle l'empêcha de crier pas ses baisers.

Mais il continuait de vouloir s'enfuir.

Désirs et destins

Alors, elle lui libéra les lèvres pour pouvoir lui parler. Ses dents blanches jaillissaient de son sourire et brillaient dans les flammes illuminant l'endroit.

« L'océan nous appelle. Enfin. N'ai pas peur. Nous sommes enfin réunis. C'est pour cela qu'ils m'ont retrouvée seulement maintenant. Merci. »

Et elle l'embrassa de nouveau.

La cabane s'était transformée en torchère. Son bois sec brûlait comme du papier. Le foyer illuminait la plage sur une grande distance.

Les hommes et les chiens s'étaient éloignés, surpris et déçus de ne pas avoir eu l'occasion d'utiliser les fusils.

Dans un craquement sinistre, la cabane s'effondra, enflammant les deux barques.

Au matin, le soleil neuf éclaira une plage vide de toute présence humaine. Il ne restait qu'un petit tas de cendres que la marée montante commençait à nettoyer.

Désirs et destins

Revenir à Brest

*Est-ce que désormais tu me détestes
D'avoir pu un jour quitter Brest
La rade, le port, ce qu'il en reste
Le vent dans l'avenue Jean Jaurès*

Christophe Miossec (Brest)

Il était maintenant silencieux, comme depuis tant d'années en fait. Elle n'avait jamais oublié leurs étreintes, leurs soupirs, leurs amours. Il ne lui avait peut-être jamais pardonné d'avoir un jour quitté Brest pour chercher ailleurs une vie qu'elle ne pouvait pas avoir en restant avec lui. Peut-être. Mais que feraient-ils alors ensemble aujourd'hui, même sans se parler ?

Aujourd'hui, c'est ensemble qu'ils quittaient Brest. Le bateau avait dépassé la rade. Il allait traverser le golfe et se rendrait en pleine mer. Elle était à l'avant, souriante malgré tout, respirant les embruns. Il était là, à côté d'elle. Il n'en bougerait pas. Elle le savait.

A bord, personne ne parlait. C'était un petit bateau de pêche à moteur, pas même un chalutier, et le bruit aurait couvert toutes les éventuelles paroles. Alors, seule la mécanique parlait. L'équipage savait ce qu'il avait à faire, sans qu'il soit nécessaire de dépenser de la

Désirs et destins

salive. Il n'y avait d'ailleurs que le patron pêcheur et un marin. Pas besoin de plus. Et côté passagers, ils n'y avait qu'elle et lui. Pas besoin de plus, non plus, pour faire ce qu'il fallait.

Le nez du bateau plongeait et se redressait au fil des vagues. Elle tenait bon. Et le patron en serait pour ses frais : il avait beau l'observer avec un sourire narquois, il ne verrait pas la parisienne vomir jusqu'à ses tripes. Elle n'était pas parisienne. Elle n'était pas bretonne pour rien. La mer était comme sa mère. Jamais elle n'était malade dans ses bras.

Elle songeait que cette excursion lui rappelait sa vie. Le nez plongeait. Elle pleurait en quittant Brest, en le quittant, en quittant ses bras. Le nez remontait. Elle trouvait cet emploi à Paris. Le nez plongeait. Quelques hommes étaient passés dans ses draps. Mais à quoi bon ? Son amour était resté à Brest. Le nez remontait. Elle s'était acheté un si joli petit appartement qu'elle en dansait de joie. C'est la vie, avec ses hauts et ses bas.

Elle réussit à le serrer dans ses bras.

Combien d'années sans se voir ? Ils ne s'étaient jamais oubliés. Chacun apprenait ce que devenait l'autre par des amis communs, des parents qui se connaissaient. Et puis il y avait eu cette lettre. Elle était accourue.

Désirs et destins

Maintenant, elle était dans un bateau, avec lui, en train de quitter Brest, encore une fois. Mais avec lui cette fois. Et pas par le train.

Enfin, la pleine mer s'ouvrit devant le bateau. Loin, si loin, il y avait l'Amérique. Un jour elle irait. Elle se l'était promis. Mais pas encore, pas tout de suite. Il lui fallait d'abord terminer de payer son appartement. Et, de toutes façons, ce serait sans lui. Alors, en fait, à quoi bon ?

Le bateau continuait de danser sur les vagues. Ce n'était pas un menuet mais plutôt un rock endiablé.

Il ne pleuvait pas aujourd'hui. Elle s'en fit la remarque alors que la terre s'éloignait derrière le cul du bateau. Elle l'avait rencontré sous une pluie d'orage. Depuis, il lui semblait que Brest était perpétuellement sous l'eau du ciel. Et que la terre elle-même ne songeait qu'à arroser les hommes, comme si les rebonds de la pluie sur le bitume des rues étaient en fait une pluie venue du sol. Elle avait froid. Il l'avait prise dans ses bras.

Elle se souvenait de la chaleur de ses bras, de la douceur de ses mains, du bonheur où elle avait voulu aussitôt se perdre.

Mais elle avait quitté Brest.

« On y est » cria le marin.

Désirs et destins

Elle eut la gorge serrée. Elle avait quitté Brest et en éprouvait soudain un regret. Un regret qu'elle avait toujours voulu enterrer. Et, là, elle allait le noyer.

Elle ouvrit l'urne funéraire qu'elle tenait serrée dans ses bras. Elle posa le couvercle entre ses pieds. Et elle en vida le contenu par dessus bord.

Son amour serait de nouveau bercé, au fil des flots, au fil des vagues. Il rejoignait sa mer, leur mer à tous.

Désirs et destins

Terrorisme

« Pourquoi as-tu tué le pilote ? » pleura-t-elle.

« Il ne m'aurait pas laissé sa place, voyons » répondit l'homme en haussant les épaules.

Il s'empara des commandes, dégagea le cadavre du siège et s'y assit sans prendre garde au liquide visqueux répandu partout. Le manche du couteau heurta le sol avec un bruit aigu. La femme regardait l'homme faire, extériorisant son angoisse dans ses tremblements et son teint de peau mais en silence. Il fallait l'occuper avant qu'elle ne pète un câble. L'homme lui donna donc quelque chose à faire.

« Va vérifier que la porte de la cabine est bien verrouillée. »

« Tu l'as déjà vérifiée. »

« Je n'en suis pas si sûr. Et tente de trouver quelque chose à caler derrière pour empêcher que les autres puissent nous rejoindre. Nous ne pourrions pas résister à une attaque en force. »

L'un des avantages de la haute technologie, c'est la simplicité. L'homme n'aurait pas pu piloter un avion de la guerre de 1914-1918. Mais, ici, un petit joystick permettait de se diriger. Les écrans étaient assez clairs même si un individu normal ne pouvait certes pas tout comprendre.

Désirs et destins

Le commandant regardait l'écran qui retransmettait les images prises par la caméra située dans la cabine. De son compartiment, il entendait également le son retransmis. Mais les occupants de la cabine de pilotage n'avaient bien sûr aucun retour.

« Maintenant que le pilote est mort et que la femme a bloqué la porte avec le siège de secours et les caisses de matériel de survie, que peut-on faire ? »

Ses adjoints s'entre-regardèrent en silence.

« Eh bien ? »

Face à l'impatience du commandant, un des officiers émit enfin une idée sur un ton hésitant.

« Nous pourrions tenter de faire sauter la porte... »

« Impossible ! » trancha le commandant.

« La carlingue exploserait avant la porte » renchérit un autre adjoint.

Le commandant zooma sur le couteau.

« Mais c'est quoi, ça ? »

Un des adjoints prit la parole avec une attitude pouvant faire penser à un aveu de meurtre devant un juge : « Le couteau qui était caché dans sa botte droite. »

« Mais il n'avait pas été scanné ? »

« Nous avons été obligé de faire vite car nous devons partir et les pieds... »

« Imbéciles ! »

Désirs et destins

La femme revint contre l'homme. Elle tremblait moins.

« La porte est bien bloquée. »

« Parfait. »

« Tu crois que l'on rentrera un jour chez nous ? »

« Je ne pense pas. »

« Mais tu as pris les commandes ! »

« Je ne sais pas atterrir. Et il ne faut pas compter sur ceux derrière la porte pour nous aider. »

« Mais que veux-tu faire ? »

« Il faut marquer les esprits. Je vais vers Paris. »

Elle ne le connaissait que depuis quelques heures à peine. Elle ignorait tout de ses intentions quand ils avaient commencé à opérer ensemble. Paris. S'écraser sur Paris. Elle avait compris. Ils allaient mourir tous les deux. En martyrs.

Nul ne pourrait dissimuler leur geste. Nul ne pourrait nier. Nul ne pourrait jamais oublier. Il y aurait trop de morts.

« Je suis célibataire, je n'ai pas d'enfant » gémit la femme.

« Eh bien, c'est mieux ainsi. C'est aussi mon cas. Personne ne me pleurera trop longtemps. Mais on se souviendra de ce jour. Nos noms resteront par contre inconnus. »

« Je ne veux pas mourir. Pas encore. Pas déjà. »

L'homme marqua un temps de silence pour encaisser. Il se passa la langue sur ses lèvres desséchées

Désirs et destins

avant de reprendre la parole tout en gardant les yeux sur les appareillages.

« Nous n'avons pas le choix. Soit ils nous tuent, soit nous mourons de nous-mêmes. Nous ne pouvons pas survivre. C'est impossible. »

Le commandant se leva d'un bon en entendant la traduction du dialogue.

« Elle constitue un point faible. Si nous ne pouvons pas entrer, peut-être avons nous en fait un agent dans la place. »

« Il est plus fort qu'elle. Si elle tente de s'opposer... »

Le commandant stoppa l'officier d'un geste.

« Elle sait cela. Elle a vu ce type sortir un couteau, tuer deux gardes avant d'assassiner froidement le pilote. Elle voit aussi sa musculature. L'instinct de survie va jouer à fond et va s'opposer à ce qu'elle entre en confrontation directe avec lui. »

« Mais, Commandant, vous voulez dire que son instinct de survie la pousse à le laisser tous nous tuer, elle incluse ? »

« Votre raisonnement, très logique, n'a pas encore atteint sa conscience. Cela viendra. Pour l'instant, elle est encore sous le choc. Avons-nous une possibilité de communiquer avec eux ? »

« Non. Le seul instrument disponible dans la cabine est la radiotransmission extérieure. Et nous ne

Désirs et destins

disposons pas d'appareils pour transmettre vers eux en utilisant ce canal. C'est une mesure de sécurité. Aucun de nos appareils n'avait jamais été détourné ou fait l'objet d'une tentative. »

« Le manque d'imagination est décidément le pire défaut de notre unité. »

L'homme quitta un instant du regard les instruments de bord tandis que les nuages blancs défilaient sous l'appareil. Il fixa les jolies prunelles de son accompagnatrice en accompagnant son geste de son plus beau sourire.

« Tu sais bien ce qui arrive quand on est embarqué par ces gens là. Il n'y a aucun retour. Les rares qui sont revenus, tu sais dans quel état ils étaient, après avoir subi mille tortures. Et ils s'apprêtaient à commencer avec nous deux quand j'ai tué ces deux là. »

« Oui, je sais. Je sais cela. »

Elle ne put empêcher des larmes de couler sur ses joues. Mais elle voulait avoir encore un espoir.

« Mais ne crois-tu pas que tu pourrais atterrir ? »

« Pour tout te dire, je vais essayer. Mais je n'ai que peu d'espoir d'y parvenir. »

« Et pourquoi Paris ? »

« Parce que personne ne pourra plus cacher ce qui arrive. Si nous mourons, cela ne sera pas pour rien. »

Désirs et destins

Le commandant jura en frappant la table. Il venait de perdre une possibilité d'agir.

« Où sommes-nous ? » demanda-t-il au navigateur situé à côté de lui.

« Sur l'Océan Atlantique. Nous nous dirigeons vers la côte française que nous allons atteindre au niveau de la ville de Brest dans quelques minutes. Ensuite, selon le trajet visiblement prévu, nous ne quitterons plus les zones habités. »

« Combien de temps exactement ? »

« Au top, trois minutes... Top. »

Le commandant se leva et rejoignit sa cabine personnelle. Aucun officier n'osa le suivre autrement que du regard.

Dès qu'il eut quitté la place, ils s'entre-regardèrent en silence. Tous étaient saisis d'horreur. Ils savaient ce qu'il fallait faire. Ils savaient que le commandant allait le faire.

« La mer est magnifique, ne trouves-tu pas ? »

La femme regarda par dessus l'épaule de l'homme. Elle vit l'eau défilier à vive allure quelques milliers de mètres sous elle tandis que la couche nuageuse restait au dessus d'eux. Leur appareil perdait de l'altitude petit à petit.

« Je nous fais descendre progressivement, en même temps que nous décélérons. Mais il faut que je fasse attention. »

Désirs et destins

Elle se mit à genoux à côté de l'homme, posant ses mains sur sa cuisse. Il la regarda en souriant.

« Tu es une femme superbe. J'aurais aimé vivre des instants plus beaux que cela avec toi. »

« Cet instant est magnifique, rassure-toi. J'ai accepté l'idée du martyr. Je suis calme maintenant. Je suis bien avec toi. »

Le commandant ferma la porte de sa cabine de l'intérieur. On ne le dérangera pas. Il ferma ses grandes paupières de cuir gris sur ses énormes yeux noirs qui effrayaient tant les humains. Il repensa à sa planète, à ses œufs, à son épouse. Puis il introduisit son doigt dans le mécanisme de sécurité et prononça le code.

La soucoupe explosa au dessus de l'Atlantique. Tous ceux qui savaient purent donc garder le secret.

Désirs et destins

La lumière qui s'éteint

Elle aimait, jadis, se lever de bonne heure, ouvrir la fenêtre et les volets, se remplir les poumons des parfums marins en écartant triomphalement les bras et puis enfin revenir vers le lit, le sortir du sommeil et faire l'amour alors qu'il était encore dans les brumes du sommeil, pestant d'avoir choisi une femme matinale. Ce soir, au loin, le soleil n'allait pas tarder à se coucher derrière la petite colline empêchant de voir la mer. Des maisons plus chères se trouvaient de l'autre côté du monticule, avec une belle vue, pour ceux qui avaient réussi leurs vies.

Elle tenta d'écarter triomphalement les bras, de se remplir les poumons d'air marin. On aurait pu la croire crucifiée. Sa tête basse ne captait plus rien des parfums qu'elle recherchait.

Une petite larme coula sur sa joue droite. La lumière solaire allait s'éteindre. Inutile d'attendre. Elle ferma les volets. Dans la pénombre, elle alluma sa lampe de chevet.

Elle se déshabilla machinalement, posant son pantalon sur un dossier de chaise, avec son T-shirt. Elle se rendit dans la salle d'eau, à côté de sa chambre, jeter ses sous-vêtements dans la machine à laver. Cette pièce là était encore claire comme en plein jour. Elle appuya

Désirs et destins

sur le bouton de mise en route. Il fallait tout nettoyer. Elle avait passé sa journée à cela. Tout nettoyer. Brûler ce qui devait disparaître. Sur les meubles, de nombreux cadres étaient vides.

En revenant dans sa chambre, elle s'arrêta sur le seuil. Si la chaleur de l'été était bien là, l'ambiance était sépulcrale. Une petite lampe de chevet donnait juste le peu de lumière dont elle était capable. Et quelque chose empêchait une harmonie rassurante de s'épanouir, une harmonie signe d'un lieu où l'on se sent bien.

Tout était rangé, sauf le lit. La couette en désordre et le drap froissé juraient avec le reste, si bien rangé. Jusqu'à tous ses papiers administratifs qu'elle avait traités dans l'après-midi, même ceux qui traînaient depuis des semaines.

Tout était à jour, rangé, étiqueté, traité. Tout sauf le lit et la table de nuit. C'était ce qui lui restait à faire tandis que le doux ronron de la machine à laver se répandait dans la petite maison.

Enfin, elle se décida à rentrer dans sa chambre. Seule et nue. Elle ferma la porte derrière elle, la verrouillant pour plus de sécurité, même si elle était seule dans la maison.

Elle se s'assit sur le lit et pivota son corps pour allonger ses jambes sur les draps froissés, repoussant encore un peu plus la couette. Elle resta assise un

Désirs et destins

instant, le regard dans le néant. Il n'y avait rien face à elle si ce n'est un mur blanc.

Jetant un oeil sur sa table de nuit, elle repéra le tube en plastique et le verre d'eau. Elle éteignit la lumière. Elle ne voulait plus rien voir.

Elle s'allongea à sa place habituelle mais ne put s'empêcher de se tourner vers l'emplacement de l'homme qui partageait il y a peu encore sa vie. Elle crut en sentir l'odeur. Non, ce n'était pas la sienne, elle en était sûre, elle la connaissait bien. Mais c'était une odeur d'homme. Elle frémit.

Elle sentit une main ferme se poser sur son sexe. Ses grandes lèvres s'écartèrent sans rechigner. Son clitoris se gonfla d'orgueil et accueillit avec joie la stimulation qui lui manquait tant. La main, pendant ce temps, caressait de la paume la douce toison du Mont de Vénus.

Sa bouche émit un petit soupir d'étonnement tandis que des sensations oubliées lui écartaient les cuisses et l'irradiaient à partir du bas-ventre.

« Non » supplia-t-elle.

« Pourquoi ? » demanda-t-il.

« Il est parti. Je n'ai plus de joie, plus d'amour, plus de vie. »

Désirs et destins

« Foutaises. Tu ne sens pas comme la vie renaît dans ton bas-ventre. Tu es jeune. Ta vie ne fait que commencer. »

« Non, c'est fini. Il m'a menti. Comment pourrais-je désormais faire confiance à un homme ? »

« Il t'a menti ? Mais comment ? »

La lampe de chevet se ralluma. Elle y jeta un œil. Le tube et le verre étaient toujours là.

« La lumière est allumée » prononça distinctement la voix de l'homme.

Elle ne put réprimer un regard vers ses parties le plus intimes. Elle eut soudain honte de sa nudité, de ses cuisses écartées. Elle éteignit la lumière.

La voix masculine ricana : « Alors ses yeux s'ouvrirent et elle connut qu'elle était nue. Elle se cousit un pagne en feuilles de figuiers. »

« Assez ! » hurla-t-elle.

Mais elle ne savait pas ce qui, de l'évocation de la Genèse ou bien de la chaleur montant de son bas ventre, la tourmentait le plus.

« T'ai-je menti ? » demanda soudain l'homme.

« Pardon ? »

« T'ai-je menti quand je t'ai dit que la lumière était allumée ? »

« Non, elle l'était. »

« Il fait bien sombre pourtant. »

« La lumière est éteinte, imbécile. »

Désirs et destins

Elle peinait à parler. Sa voix chantait à demi, torturée par les frissons qui parcouraient de plus en plus fortement son corps, soulevant ses fesses du drap, lui arquant les jambes, lui repoussant la tête en arrière, cambrant son dos.

« Pourquoi voudrais-tu que le monde ne change pas ? La lumière est allumée. La lumière est éteinte. C'est quand plus rien de change que tout est mort. Un cadavre ne bouge pas. »

« Un cadavre ne souffre pas. »

« Qu'en sais-tu ? L'un te l'a dit ? Il ne vit plus jusqu'à en disparaître. Peut-être que, s'il souffrait au moment de mourir, il souffre éternellement. La mort, c'est l'instant éternisé. La vie est mouvement. la vie est changement. La vie est stimulation. La vie est sensation. Hésiter entre la souffrance et le plaisir, c'est déjà ressentir tantôt l'un tantôt l'autre. Souffrance et plaisir sont les meilleures preuves que l'on vit par leur succession infinie. »

Elle poussa une sorte de cri primal. Elle ne l'écoutait plus que d'une oreille distraite. Son cœur desséché semblait avoir été ranimé. Ses pensées noires avaient été irradiées.

Comblé, son bas-ventre s'effondra sur le lit, entraînant tout son corps dans une vaste lassitude. Elle regarda vers la table de nuit. Elle ne vit rien. La lumière était éteinte. Il faisait trop sombre.

Désirs et destins

Sentant qu'elle allait pleurer, elle porta ses mains à son visage. Tenter de se cacher son désespoir à soi-même. Une odeur la déranga, lui fit honte. Elle rejeta ses mains sur le drap froissé comme on rejette une faute. Elle cacha ses pleurs dans l'oreiller de l'homme. L'odeur lui rappelait ses amants, chacun de ses amants, l'un après l'autre, dans l'ordre. Même ceux qu'elle n'avait pas eu se joignirent au défilé. Ses regrets, ses souvenirs. La distinction n'avait plus d'importance. D'autres attendaient leur tour. Ils avaient assez attendu.

Quand elle se réveilla, elle se dirigea d'un bond vers la fenêtre. Elle l'ouvrit, ouvrit les volets. Le soleil était triomphant. Elle étendit les bras et sentit la mer pénétrer dans ses narines. La maison était isolée dans une campagne presque déserte, surtout à cette heure là. Laisser ses seins nus prendre le soleil était trop agréable pour s'en priver.

Elle baissa enfin les bras de fatigue et s'en retourna près du lit.

Les draps étaient toujours froissés, la couette en désordre.

Elle se saisit du verre d'eau et en but une gorgée. Une grimace lui déforma le visage. L'eau avait tiédi durant la nuit. Elle n'était pas agréable à boire.

Désirs et destins

Le tube de somnifères fut d'abord rejeté dans un tiroir. Puis elle s'en ressaisit pour aller le jeter dans une poubelle, près du petit bureau.

« La vie est trop courte pour dormir. La vie est trop courte pour mourir. »

D'un bond, elle s'allongea sur le lit, à la place de l'homme, les fesses les premières, rebondissant sous les cris des ressorts du matelas. Elle s'enivra de l'odeur masculine, des multiples odeurs. Ecartant ses cuisses, elle plongea sans honte son majeur dans son sexe tandis que sa paume massait sa chatte. Elle admit qu'il lui faudrait se laver les mains avant le petit-déjeuner. Il restait de la brioche et de la confiture. Et du café.

Mais, d'ici là, elle se dit qu'elle avait le temps de repenser à tous les hommes qu'elle avait eus et à tous ceux qu'elle aurait.

Désirs et destins

L'attrait des flots

Il était tombé amoureux de cette île par le hasard de sa rencontre. Aucun bateau de touriste ne s'y arrêtaient. Il y a bien quelques pêcheurs qui vivent là mais les jeunes s'en vont, rejoignant l'île principale, à un peu plus d'une heure de barque à moteur.

A force, il y eut une maison vide. Le fils de la famille, l'héritier, vivait sur la grande île depuis longtemps. Il ne savait que faire de cette maison. Elle ne valait rien sauf des souvenirs. Un petit chèque fut suffisant pour que la mémoire s'efface.

Le nouveau propriétaire était ravi. Il se présenta à ses nouveaux voisins, expliquant bien qu'il ne viendrait que pendant ses vacances. Peut-être prêterait-il sa maison à d'autres métropolitains, autant blancs que lui en arrivant.

Les vieux l'avaient salué gentiment. Il fallait préserver la réputation de bon accueil de l'endroit. Mais ils ne le croyaient guère quand il jurait qu'il n'allait pas bâtir d'hôtel. Les vieilles avaient pleuré la mort de leur île avant le coup de grâce.

Le blanc avait pourtant tenu parole. Il avait amené des amis, des matériaux. Il avait passé un été à moderniser la maison. Un panneau solaire et une éolienne alimentaient une batterie suffisante pour les

Désirs et destins

usages qu'il avait de l'électricité. On porte peu de linge ici. L'essentiel, c'est le réfrigérateur et l'eau pour la douche. Un tuyau plongé dans le puits, une pompe avec des filtres, cela suffisait.

Les vieux et les vieilles regardaient bien un peu de travers quand le blanc venait avec des filles. Puis ils s'y firent. La plupart du temps, le blanc venait seul. Parfois il y avait certains de ses amis qui habitaient la maison quelques semaines, avec ou sans lui.

Depuis des années, il y avait un vieux câble téléphonique qui reliait la petite terre isolée à l'île où atterrisaient les avions. L'installation n'était pas très moderne mais elle marchait. Quand quelqu'un devait venir, le blanc prévenait toujours le patron de l'île. Tout le monde l'appelait comme cela. Même les vieux ne se rappelaient plus son vrai nom. C'était chez le patron que le téléphone arrivait, comme le courrier postal quand un facteur poussait sa tournée jusque là.

Depuis que le blanc avait acheté la maison, le courrier passait plus souvent pendant ses vacances. Le blanc le ramenait de la grande terre en même temps que ses courses. Il emmenait aussi dans sa barque à moteur, parfois, telle ou telle vieille pour qu'elle s'achète une robe ou une autre babiole utile. Il passait l'essentiel de son temps à plonger. Il ramenait parfois des poissons pour son dîner mais, plus souvent, il ramenait les poissons sous forme de photographies.

Désirs et destins

Oh, un ouragan pouvait bien lui donner un peu de travail mais rien de bien grave : la maison était solide. L'endroit ressemblait au paradis pour lui.

Le blanc aimait l'île et il pensait l'avoir apprivoisée en s'étant fait des habitants qu'il connaissait ses amis.

Descendant jusqu'à sa barque pour aller plonger à quelques encablures, le blanc fut surpris, un jour, de trouver une belle jeune fille sur la plage. Sa peau était claire pour une habitante de la région, foncée pour une blanche. Ses traits ne permettaient pas de savoir d'où elle venait. Une métisse, probablement. Elle se dorait au soleil. Et il ne la connaissait pas.

« Bonjour » la salua-t-il.

« Bonjour » chantonna-t-elle avec un étrange accent.

« Je ne vous connais pas et pourtant je viens ici depuis des années. Vous êtes en vacances, sans doute ? »

« Moi ? Je vis ici depuis toujours. Si vous ne m'avez jamais vue, c'est que vous regardiez ailleurs ou alors bien mal. »

C'est en s'accroupissant à côté d'elle qu'il réalisa soudain qu'elle était totalement nue. Sa longue chevelure brune et bouclée sans être crépue lui encadrait le visage et couvrait ses seins ronds comme un melon coupé en deux et qu'on aurait négligemment posé sur sa poitrine. Son pubis ne portait pas de toison.

Désirs et destins

Le regardant l'observer, elle éclata d'un petit rire presque enfantin. Il s'était mis à genoux à côté d'elle.

« Eh bien, comme tous les hommes qui me voient vous ne pensez qu'à me... comment dites-vous déjà ? Cela n'a pas vraiment d'importance, du reste. Ce qui se cache dans votre maillot de bain et tente d'en sortir en dit plus long que tous les discours. »

Le blanc posa ses mains sur son slip, tentant de cacher le coupable tout en rougissant et en bredouillant des excuses, comme un adolescent pris la main dans le sac. La jeune femme se remit à rire.

Il n'y avait pas de méchanceté dans ce rire. C'était un rire franc. Un rire d'enfant naïf.

Il fallait parler. Il fallait lui dire quelque chose, juste pour distraire son attention. Alors le blanc se remit à parler.

« Vous habitez par ici ? Je croyais connaître tout le monde... »

« Oui, j'habite ici » répondit-elle avec, cette fois, un sourire moqueur qui signifiait clairement qu'elle n'était pas dupe de la manœuvre.

« Et vous travaillez sur l'île principale ? »

« Non, je ne vais plus jamais là bas. On ne m'y aime pas. Ici, on ne m'aime guère plus mais je suis tranquille. Et, en fait, j'y songe, je ne travaille pas. Je vis, simplement. Je mange, je bois, je nage, je pêche, je me repose sur la plage au soleil... »

« Mais pourquoi ne vous aime-t-on pas ? »

Désirs et destins

« Bah... Ce sont de vieilles histoires pour les vieux et les vieilles. Et arrête de me vouvoyer. Le sable est chaud, allonge toi donc. Le moment est idéal. »

Sans savoir pourquoi, il obéit. La voix colorée semblait lui rappeler les plus beaux moments de sa vie sans qu'il sache lesquels. Elle lui prit la main et la posa sur son pubis glabre. Comme il n'osait pas bouger, transpirant à grosses gouttes, elle lui parla encore avec son accent magique.

« Eh bien, quand je t'ai vu les autres fois, avec des filles de ton lointain pays ou bien avec celles de la grande terre qui aiment les touristes, tu étais moins nigaud. »

« Vous nous avez regardés alors que nous nous croyions seuls ? »

« Dieu seul vous voit... et moi. Je suis souvent là quand on ne m'attend pas. Et rarement quand on m'attend. »

Impatiente, elle prit l'initiative de couvrir les lèvres du blanc avec les siennes. Elles avaient un goût d'iode et de sel. Le couvrant de son corps, elle lui descendit son maillot jusqu'à mi-cuisse, libérant ce qui l'intéressait.

Elle l'enfourcha et entama un va-et-vient, accompagnant ses mouvements de petits soupirs. Le blanc tentait de l'accompagner à l'unisson tandis que son bassin suivait celui de la jeune femme.

Désirs et destins

Le blanc plongea dans le regard de l'inconnue comme s'il plongeait dans l'océan. Il y retrouvait les teintes bleues et vertes, les reflets d'algues. Elle tentait, pour sa part, de voir dans les pupilles de l'homme les cheminées d'usines, les avions, les immeubles, tout ce monde qu'elle ne connaissait pas, sauf de loin, par ouï-dire.

Il y eut un bruit métallique. Un bruit d'os brisé l'accompagna. Un cri aussi. Le cri avait été bref.

Il avait fermé les yeux quelques secondes et, en les rouvrant, il ne pouvait que constater l'horreur. Les yeux de son amante étaient révoltés. Du sang inondait leurs visages.

Quatre bras vigoureux retirèrent le corps de la femme de sur le sien. Deux vieux, l'air grave, l'avait jetée un peu plus loin avec dégoût. Le blanc regardait autour de lui, paniqué, ne sachant pas ce qui se passait.

Derrière, appuyé sur le manche de sa pelle ensanglantée, le Patron regardait le blanc. Il était grave mais semblait avoir pitié de l'homme allongé. Les deux vieux étaient revenus l'entourer. Ils regardèrent le blanc puis le Patron, attendant des instructions. C'est lui qui brisa le silence, d'une voix monocorde et lasse.

« Vous pouvez dire merci au vieux Georges qui vous a vu, tout à l'heure. Nous pensions tous qu'elle ne reviendrait pas. Il n'y a plus de jeunes ici depuis longtemps. Nous, nous sommes trop vieux pour

Désirs et destins

l'intéresser. Mais elle vous a senti, l'an dernier. Ma vieille m'avait prévenu. Elle sait ce genre de choses. J'ai commencé à me méfier. Puis l'hiver est passé et j'ai oublié qu'elle pouvait revenir. »

Le blanc se redressa un peu sur ses coudes, encore abasourdi. Il regarda le corps de la femme, un peu plus loin. Elle commençait à remuer.

« Il n'en reste plus beaucoup des créatures comme elle, peut-être est-ce la dernière, et nous allons nous en débarrasser » asséna le Patron.

Il s'éloigna du blanc pour frappa le crâne de la femme avec sa pelle en y mettant toute sa force.

« Mais vous allez la tuer ! » s'offusqua le blanc.

« Oui, nous allons la tuer » confirma le Patron.

« Mais pourquoi ? »

« Si je vous le dis, vous ne me croirez pas. Déjà, les jeunes de chez nous, qui sont nés ici, ne nous croient déjà plus. Alors, les blancs... Nous allons donc vous montrer. Mais sachez bien une chose : si vous racontez ce que vous allez voir, tout le monde vous croira fou, surtout chez vous. Mais, ici, vous serez toujours le bienvenu. »

Il fit un signe complexe aux deux vieux qui sortirent de leurs poches des cordelettes. Ils attachèrent les poignets et les chevilles de la femme puis la transportèrent sans ménagement à la limite de la plage et de la forêt. Le blanc, hagard, se leva et les suivit. Le Patron ferma la marche.

Désirs et destins

Elle commençait à se réveiller. Elle se tourna vers le blanc et lui sourit le mieux qu'elle put, le supplia d'une voix chantante.

« Je t'avais dit qu'ils ne m'aimaient pas. Mon amour, aide-moi. Délivre moi. »

Le blanc s'agenouilla à ses côtés et s'apprêta à lui défaire ses liens tandis qu'elle l'encourageait avec mille minauderies. Le Patron le saisit par l'épaule et le repoussa plus loin. L'un des vieux s'agenouilla derrière lui et le retint par les épaules, l'empêchant de se relever.

« Mon amour, viens, je t'en prie, aide-moi, aime-moi, sauve-moi » continuait la jeune femme.

Le patron commença à creuser le sol. Il mit le temps nécessaire. Le trou dans le sable faisait la taille de la jeune femme et une profondeur d'un bon mètre. Le blanc voulait sans cesse échapper au vieux mais celui-ci le tenait fermement. Mais comment faisaient-ils pour résister aux suppliques de la jeune femme ?

Avec son pied le plus vaillant, le Patron propulsa la jeune femme dans le trou. Sa voix devint discordante, aiguë. Tous durent se boucher les oreilles. Le Patron trouva enfin le courage de la faire taire à coups de pelle.

Epuisé, il se retourna vers le blanc.

« Maintenant, venez voir. »

Le blanc s'approcha du trou en rampant. Il vit le corps inanimé et ensanglanté. Il laissa échapper un sanglot. Il eut envie de vomir.

Désirs et destins

« Il fallait d'abord la mettre dans le trou mais, maintenant, vous allez voir. »

Un des vieux avait amené un seau d'eau de mer. Sur un hochement de tête du Patron, il commença à verser le contenu du seau sur la jeune femme, doucement, commençant par les pieds puis remontant vers la taille avant de repartir dans l'autre sens et de recommencer. La peau de la jeune femme devint brillante comme celle d'un dauphin. Était-ce à cause de l'émotion ? Les liens étaient-ils trop serrés ? Les deux jambes semblaient ne plus être séparées. Les pieds s'étaient écartés et n'avaient plus de doigts.

Le Patron reprit sur le même ton las : « nous allons l'enterrer ici et elle va se dessécher dans le sable sous la chaleur du soleil. Ce soir, nous la retirerons du trou et nous brûlerons son cadavre avant d'en disperser les cendres en mer. On dit que cela éloigne ses congénères, s'il en reste. Si nous n'avions rien fait, elle vous aurait emmené nager, loin de la côte. Vous seriez mort en lui donnant votre temps de vie. C'est comme cela qu'elles vivent des siècles, toujours jeunes et belles : en volant la vie des jeunes hommes. »

Le blanc s'enfuit en courant. Il retourna à sa maison, prit ses quelques affaires et les emporta dans sa barque à moteur sous le regard silencieux et triste de tous les vieux de l'île. On ne l'y revit plus jamais, pas plus que ses amis.

Désirs et destins

Fais moi la mort

Cruelle à force d'être belle...

Une île

Interprétée par Serge Lama

Il glissa sa main dans ses cheveux. Elle lui sourit. C'était le même sourire qu'au premier jour. Lui, il rougit comme un adolescent, comme au premier jour où il lui avait fait l'amour, il y a si longtemps.

Il faisait chaud. Ils avaient chaud. D'un même geste, ils rejetèrent la couette. Ainsi, ils étaient nus et à découvert sur le lit. Les oreillers gênaient eux aussi. Ils furent rejetés sur le sol sans ménagement. Le lit était pour elle et pour lui, un lit déserté de tout le reste.

Pendant de longues minutes, il l'avait embrassée sur tout son corps, passant et repassant par dessus lui afin d'accéder tantôt au côté pile, tantôt au côté face, s'attardant particulièrement sur les fesses, les cuisses et, enfin, les seins. Elle en avait ri d'aise. On ne fait plus ça quand on partage le même lit depuis des années. On va plus vite, plus directement à l'essentiel. Mais pas ce soir. Il fallait prendre son temps.

Emettant toujours un petit rire espiègle, elle le força à s'allonger sur le dos, le tenant par les épaules et usant de tout son poids. L'homme tentait malgré tout

Désirs et destins

d'atteindre des lèvres celles de sa promesse. Elle, elle s'évertuait à rester hors de portée, par une sorte de jeu cruel.

Enfin, tel un aigle fondant sur sa proie, sa bouche vint se poser sur son cou. Il rejeta sa tête en arrière afin d'offrir sa gorge à sa compagne. Elle en jouit pleinement avant de poursuivre vers la poitrine. Mais son nez n'aimait pas être chatouillé par des poils encore abondants. Elle descendit donc rapidement plus bas, perdant sa langue dans le nombril de son bien-aimé avant de poursuivre sa descente.

Elle était presque en boule au pied du lit, entre les jambes écartées de son homme. Il était à elle. Pour toujours. Jusqu'à la fin de tout. Jusqu'à leur entrée dans l'éternité. Tant que le temps aurait un sens pour eux.

Elle lui adressa un sourire comme seul le désir peut inspirer aux femmes. Il était passif, lui exprimant juste sa satisfaction, son bonheur, sa soumission au destin. La femme reprit son ouvrage.

Ses mains formèrent une coupe avec laquelle elle vint cueillir les trois fruits du désir. Bien tenus, elle les glissa dans sa bouche presque en entier. Elle n'avait pas oublié comment il convenait de faire pour ne pas être incommodé par une telle gloutonnerie. Serrant les lèvres, agitant la langue, elle les ressortit doucement avant de les replonger puis de recommencer. Il gémissait au rythme des mouvements de la bouche de sa compagne.

Désirs et destins

Ils avaient voulu garder allumée la lampe de chevet. Trop souvent, ils s'étaient cachés pour s'aimer. Plus maintenant. Il la regardait, yeux grands ouverts. Elle, pour se concentrer sur son ouvrage, les fermait parfois. Qu'importe. Elle le força, pour pouvoir gémir plus fort, à perdre à son tour la vue. Ce sens était inutile pour jouir.

Elle obtint ce qu'elle voulait de lui, l'absorbant jusqu'à la dernière goutte, tétant jusqu'à épuisement de la source. Bien des années auparavant, elle n'aurait jamais imaginé y prendre un si vif plaisir. Elle s'en voulait, alors, de se faire surprendre par un déferlement indésirable à la saveur douteuse. Il fallait du temps pour apprendre à en tirer jouissance.

Du temps, elle allait en avoir. Elle avait pris son plaisir en lui donnant. Il devait reprendre des forces tandis que les derniers gémissements s'étaient tus dans sa gorge. Il n'était plus si jeune. Les fruits défendus avaient eux aussi pris de l'âge.

Il la reprit dans ses bras, serrant contre lui la poitrine chaude de désir. Il se renseigna, en glissant sa langue dans la bouche de sa compagne, sur les saveurs qu'il pouvait délivrer. Oh, il était déjà un peu au courant, bien sûr. Ce n'était pas la première fois qu'il se renseignait ainsi. Mais lui avait du mal à y prendre plaisir. Ce qui l'intéressait résidait plutôt dans la chaleur humide des lèvres.

Désirs et destins

Fatiguée, elle s'allongea sur le dos. Il parcourut à force de baisers la route descendant de la bouche, passant par la gorge, slalomant entre les seins, se glissant dans les profondeurs du nombril avant de rejoindre les autres lèvres. Celles-ci cachent bien des secrets et bien des désirs. Il s'évertua à tous les découvrir du bout de la langue, guidé par l'intensité variable des soupirs de sa compagne.

Enfin, il s'installa entre les jambes écartées de celle qu'il aimait. Elle étouffa un petit rire de soulagement. Enfin on passait aux choses sérieuses.

Elle le laissa prendre ses jambes à son cou. Elle ne serra pas, les reposant sur les bords de ses épaules tandis qu'elle sentait entrer en elle ce qu'elle attendait. Doucement, avec hésitations, l'intrus venait et repartait, sans cesse. Il était bien son ami, arrivant trop tard, partant trop tôt, lui arrachant de petits cris de joie alternant avec des soupirs.

Quand, enfin, ils furent repus l'un et l'autre, que le désir les laissa en paix, ils s'effondrèrent ensemble sur le lit, dans les bras l'un de l'autre, roulant dans le drap froissé et humide de leurs sueurs conjuguées.

Encore un baiser. Puis un autre. Et un autre encore. Ils ne pouvaient se résoudre à être sages. Il fallut qu'ils partagent une quinte de toux pour cesser. Il était temps que cela cesse.

Désirs et destins

Ils ne savaient pas duquel des deux était venu leur mal. Mais cela importait peu. Ils le partageaient comme ils partageaient tout. Leur mal était là et les rongeaient petit à petit, imposant un rythme différent à chacun des deux, au gré de ses caprices. Tantôt l'un s'effondrait davantage que l'autre, tantôt c'était l'inverse. Leur harmonie n'était plus. La cacophonie devait donc cesser.

Ils prirent chacun leur verre, posé sur leur propre table de nuit. Ils se redressèrent chacun sur un coude pour trinquer à leur union puis burent toute leur part, se forçant à sourire. Ils reposèrent leurs verres où ils les avaient pris. Ils se réfugièrent dans les bras l'un de l'autre et attendirent ainsi de partager le même sommeil éternel.

Désirs et destins

Au coeur et au portefeuille

Elle garda un pied par terre, sautant à cloche-pied, tandis que son mari la tenait dans ses bras pour lui faire franchir le seuil. Il fallait bien respecter la tradition mais, à son âge, ce n'était pas forcément gagné. Dans la splendeur de sa trentaine triomphante, la femme se remit debout et bondit fermer la porte tandis que son nouveau mari reprenait son souffle discrètement. Elle l'entraîna par la main jusque dans la chambre à coucher.

Monter l'escalier était exclus. Dans le manoir, cela faisait plusieurs années que les étages n'étaient plus vraiment utilisés, sauf les studettes sous les toits, par les domestiques, et, parfois, une ou l'autre des chambres d'amis. Une suite privée avait donc été aménagée au rez-de-chaussée, avec une salle de bain autonome attenante. C'est vers celle-ci qu'elle l'emmenait. Elle connaissait bien le chemin. Elle l'avait emprunté de nombreuses fois avant de pouvoir, enfin, lui passer la bague au doigt. Convaincre un veuf ayant connu cinq ou six deuils (elle avait oublié le nombre) et autant de chagrins n'avait pas été facile. Mais c'était fait.

Elle n'avait nullement l'intention que son mari fut une nouvelle fois veuf. Par contre, la qualité de veuve lui convenait tout à fait. Surtout avec un testament annexé au contrat de mariage.

Désirs et destins

Les domestiques avaient tout préparé et s'étaient retirés. La table du grand salon était couverte d'un superbe nappe blanche masquant le chêne massif vieux d'un siècle ou deux. Les meubles alentour étaient, eux, bien visibles, marquant l'espace de leur stature imposante. Le contraste avec la fragilité du lustre de cristal constituait malgré tout une harmonie aussi étrange que la jeune femme associée à cet homme.

Cette étrange harmonie, pourtant, était une marque de ses goûts les plus constants. Depuis la mort de sa première femme, la mère de ses enfants, dans un accident de voiture, il n'avait épousé que des jeunes femmes pauvres qui n'avaient jamais eu le temps de lui donner d'autres enfants. L'empire industriel, désormais géré par les enfants de sa première femme, n'était plus un soucis. Il constituait juste une rente en plus d'être un patrimoine conséquent.

Elle referma derrière eux la porte de la chambre. Même s'ils étaient seuls, une sorte de pudeur la poussait à procéder de la sorte. Peut-être pour laisser son amant dehors. Une fois veuve, et après un délais raisonnable, ils pourraient enfin se marier. Et leurs propres enfants hériteraient alors d'une part de l'empire.

Le mari l'embrassa et l'aida à retirer sa robe. Les multiples boutons et crochets semblaient avoir tous été placés là de telle sorte à stimuler le désir tout en lui opposant mille obstacles. Impossible de sauter sur la

Désirs et destins

mariée pour la prendre sauvagement à peine entré dans la chambre nuptiale.

Enfin, les frous-frous tombèrent au sol, révélant la plastique appréciable de la jeune femme. Elle enjamba d'un pas altier, posée sur des talons d'une impressionnante hauteur, sa prison de dentelles puis se pencha pour la ramasser. Elle regarda son mari, aux yeux exorbités plongés dans son soutien-gorge et sourit. Elle posa la robe sur le dossier d'un fauteuil de style empire tandis que son frère jumeau recevait du mari la veste, le pantalon, le gilet, la chemise... Elle vint l'aider à se dévêtir.

Elle avait pris soin de placer sa culotte par dessus le porte-jarretelle et la retirer fut donc aisé. Elle défit également son soutien-gorges mais conserva ses bas de soie blancs. Son mari, se blottissant contre elle, vint y poser les mains avant de remonter ses caresses sur ses fesses. Elle l'embrassa dans le cou. Excitant et plus facile que de l'embrasser sur la bouche, ce qui allait être nécessaire dans peu de temps mais qui la répugnait toujours un peu. Quand il la pénétrerait, elle penserait à son amant, ça l'aiderait, comme toujours.

C'était un homme charmant, cultivé et intelligent en plus d'être riche. Dîner avec lui était certes un exercice difficile puisqu'il fallait veiller à rester une épouse aimante bien que respectueuse d'un savoir-vivre qui interdisait trop de démonstration. Mais c'était un

Désirs et destins

exercice normalement agréable, le genre de situation qui aurait pu la faire tomber amoureuse pour de bon de ce vieillard cardiaque. Au bout d'un mois d'exercices sexuels modérés avec son épouse, celle-ci s'était décidée à lui donner une grande soirée comme il n'en n'avait plus connue depuis sa jeunesse. Elle allait lui faire la totale. Jusqu'à épuisement de son pauvre cœur. Se faire assassiner par le sexe, un meurtre parfait et une mort bénie. Cela soulageait la conscience de la tueuse.

Elle avait pris sa décision au cours de ce dîner, justement. Ses deux beaux-fils s'étaient montrés particulièrement arrogants et haineux. Elle n'en pouvait plus. Autant toucher sa part au plus tôt et en finir.

Elle avait trouvé particulièrement humiliant que le père plaisante avec ses propres fils autour d'un voyage au ciel, au septième ciel. Ils ne s'étaient jamais permis cela. Elle avait hésité à quitter la table mais s'était contentée d'un regard méchant puis d'afficher sa mauvaise humeur. De quoi justifier une réconciliation sur l'oreiller avec déploiement du plus grand jeu. Et de quoi faire lâcher ce cœur froid et sec.

Quand ils furent dans la chambre, il vint l'enrober de ses bras pour lui présenter des excuses qu'elle sentit un peu hypocrites. Mais il joignit une proposition de réconciliation par le sexe qui la surprit. Il lui demanda si elle acceptait de jouer ses fantasmes. Elle eut une moue dubitative qui finit par donner un consentement.

Désirs et destins

Une fois tous les deux totalement déshabillés, il lui fit signe de s'allonger, nue, sur le lit. Il sortit d'un tiroir quatre bracelets de cuir munis chacun d'une courte chaîne et d'un mousqueton. Du bondage. Voilà qui allait lui faire exploser le cœur à coup sûr, se réjouit-elle en lui souriant. Il l'attacha aux quatre montants du lit.

Il sortit alors un bâillon de cuir et lui posa sans qu'elle ait le temps de réfléchir. Voilà qui allait singulièrement compliquer les choses quand il serait mort. D'un autre côté, ce serait une parfaite excuse pour expliquer qu'elle ne pouvait pas appeler à l'aide, réclamer un cardiologue ou téléphoner aux urgences. Les domestiques les trouveraient ainsi demain matin. Un peu humiliant, certes, mais ils étaient discrets. Et elle ne comptait pas rester dans ce pays. Une île paradisiaque serait plus appropriée.

Il commença à la caresser en souriant. D'abord, il se consacra à son sexe et à sa poitrine puis flatta la douceur de ses joues.

Soudain, il cessa de s'intéresser aux zones érotiques habituelles, perdit la gentillesse sans perdre le sourire qui en devint cruel. Il vint lui masser le talon. Quelle étrange perversité.

« Tes chaussures te font visiblement mal : tu as l'arrière du talon tout rouge et tout râpé. »

Elle fut surprise. Son pied était en parfait état et ses chaussures très confortables. Se tournant vers lui,

Désirs et destins

elle vit qu'il s'était muni d'une seringue et d'un petit bocal pharmaceutique. Soudain, elle connut la peur.

« Le dessous des pieds est très riche en veines. La marche permet d'activer la circulation en créant une sorte de second cœur. On peut donc y introduire une aiguille en passant par l'arrière du pied. Une chaussure mal adaptée irrite la zone, il suffit alors de frotter l'endroit avec un petit bout de papier de verre puis de le laver avec un gant humide pour faire disparaître toute trace de piqûre. Tu te demandes sans doute ce que l'on peut introduire dans le corps d'une jeune femme pour que sa mort ne soit pas suspecte. C'est très simple : de l'adrénaline. C'est une hormone naturelle dont la présence un peu surabondante dans le sang est quasiment indétectable. Une très faible injection suffit, qui se disperse rapidement et ne distend donc pas les tissus. Et puis, si jamais on cherchait, l'excitation sexuelle peut faire sauter ton petit cœur autant que le mien. Même à ton âge. D'ailleurs, pourquoi chercher ? Pourquoi est-ce que je tuerais mes épouses et mes amantes alors que je suis fortuné et qu'elles ne sont rien ? »

Elle tenta de hurler mais le bâillon était bien fixé. Son mari lui flatta la joue tandis que des larmes de désespoir y coulaient.

« Un homme riche peut être un tueur en série sans risque, pourvu qu'il sache prendre quelques précautions. Avec ma fortune, je peux acheter du plaisir

Désirs et destins

sexuel avec des putes de passage sans la moindre difficulté. Ce n'est plus excitant. J'ai dû trouver autre chose pour mon plaisir. Capturer des petites salopes qui couchent avec moi pour être couchées sur mon testament, par exemple. C'est beaucoup plus excitant. Surtout quand je les tue. Tu ne peux pas savoir quel plaisir je vais avoir à te regarder dans les yeux jusqu'au bout alors que je t'ai tout expliqué. Si j'ai tant attendu avant d'épouser ma deuxième femme, c'est qu'il a fallu du temps pour que je comprenne ce que je viens de te décrire en quelques instants. Pour ma deuxième épouse, ce fut une chute dans l'escalier et, une fois en bas, je l'ai aidée à se briser la nuque. Pour toi, ça va être particulièrement excitant. Mes fils attendent dans le grand salon, les plaisanteries sur le septième ciel constituent un code entre nous. Ils m'aideront à te détacher, te positionner correctement et faire disparaître tout ce qu'il faut. Adieu. »

Il y eut un long hurlement silencieux tandis que l'aiguille rentrait sous la peau de la femme.

Désirs et destins

Faute d'amour

L'appartement était un petit studio meublé dans une rue calme, à l'écart de la grande avenue où il l'avait rencontrée. Elle entra à son signe, quand il eut ouvert la porte.

Une kitchenette, une salle d'eau, des toilettes séparées, une fenêtre donnant sur une grande cour claire... elle fit le tour du regard. Dans un coin, un grand lit portait un drap et une couette.

Dans un sac de supermarché qu'il avait avec lui, il prit un gel douche et lui donna.

« Il y a une serviette dans la salle d'eau » ajouta-t-il avec un sourire.

Elle déposa son grand sac à côté du lit. Elle se déshabilla devant lui et se rendit ensuite sous la douche, en fermant la porte.

L'eau chaude lui coula sur tout le corps et elle en oublia ses déboires. Elle oublia les nuits passées dehors, dans un parc, sous un pont, parfois dans un refuge quand elle n'avait vraiment pas le choix (par grand froid par exemple). Le gel douche moussait entre ses doigts. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait plus eu cette douce sensation, avec l'odeur inspirée d'îles lointaines toujours ensoleillées. Ses cheveux se gorgeaient d'eau. Cela

Désirs et destins

faisait longtemps qu'ils n'en n'avaient plus eu l'occasion. Mais les gestes ne s'oublient pas.

A côté, l'homme attendait et elle sentait sa présence oppressante. Il toussotait de plus en plus fort. Elle s'essuya bien. Ses cheveux restaient humides mais qu'importe.

Quand elle retourna dans la pièce principale, les rideaux étaient tirés. L'unique lampe crochée au plafond, sans même un abat-jour, diffusait une clarté inhumaine aux teintes abominables rappelant une prison, un refuge ou d'autres lieux qu'il valait mieux oublier.

Il lui sourit, lui dit qu'elle était vraiment jolie et lui montra le lit. Elle baissa la tête et alla s'allonger sur le dos tandis qu'il se déshabillait.

Quand il eut fini, il lui donna l'argent promis. Elle le rangea dans son grand sac. Elle se rhabilla et sortit le plus vite possible, le saluant à peine.

Une fois dehors, elle se sentit de nouveau chez elle. Elle se mit à courir comme si elle fuyait le diable. Personne ne la suivait. Personne ne se préoccupait d'elle. Personne ne se préoccupe d'une sans domicile fixe. Même si elle est jeune et jolie.

Enfin, elle arriva dans un parc qu'elle connaissait bien. Le soir tombait et les grilles étaient fermées mais elle savait bien à quel endroit sauter par dessus la clôture. Elle s'installa sur son banc habituel, dissimulé

Désirs et destins

dans un grand buisson. Elle utilisa son grand sac comme oreiller et son manteau comme couverture.

Pour une fois, elle avait beaucoup d'argent pour manger ce soir et les jours suivants mais elle n'avait pas faim. Elle ne voulait pas avoir faim.

Des larmes coulèrent sur ses joues. Une nouvelle étape de sa déchéance était advenue, alors qu'elle croyait être déjà au fond d'un trou qui se révélait chaque jour plus profond.

Elle tenta de se rappeler la mousse du gel douche, la douce caresse de l'eau chaude et d'oublier le reste, cette main ferme lui caressant les seins, cette bouche embrassant son ventre et son cou, ce sexe la transperçant.

Puis elle reprit sa place dans l'avenue. Les passants du quartier la connaissait bien. Ils lui donnaient souvent un peu d'argent. On avait pitié de cette jolie jeune femme. Comment un tel minois s'était-il retrouvé à la rue ? C'était une question que l'on se posait une, deux, au plus trois secondes. Elle était une mendiante, une sous-humaine, un déchet de la société, un presque rien qui ne méritait pas même une question. Lui consacrer trois secondes de conscience était déjà beaucoup. Un jour, on la retrouverait, comme tous les autres de son espèce, morte, gelée par grand froid ou déshydratée par canicule, ou peut-être éventrée par un de ses camarades saouls.

Désirs et destins

Elle veillait simplement à ne pas être là à l'heure où il l'avait vue. Elle partait alors en promenade. Elle savait qu'elle ne résisterait pas à la tentation.

Elle s'était assoupie. Pourtant, elle ne travaillait pas et n'aurait pas dû être fatiguée. Mais c'était comme ça. Et puis elle s'était réveillée en sursaut. Il était accroupie à côté d'elle.

« Venez » dit-il.

Alors elle se leva et le suivit.

Il y eut la douche chaude, la mousse onctueuse, la serviette moelleuse, la pièce éclairée comme une cellule de prison, le drap blanc, la lampe qu'elle fixait pour s'en abrutir tandis que l'homme s'activait, l'argent qu'elle empocha...

« Attendez » lui dit-il alors qu'elle allait se rhabiller.

Il ne prit pas la peine de remettre un caleçon en se levant. Il se dirigea rapidement vers un grand sac et lui tendit. Elle ouvrit et y trouva un robe adaptée à la saison, quelques culottes, une paire de collants...

« J'ai pensé que vous voudriez aussi laver vos vêtements mais je n'avais pas vos mensurations exactes, alors j'ai fait dans l'approximatif. »

Sans un mot, elle laissa ses hardes par terre, enfila une nouvelle culotte, la robe légère, la paire de collants... Cela lui allait convenablement.

Désirs et destins

Elle trouva dans le sac un peigne et une brosse à cheveux. Elle les prit en main comme un Templier aurait pu se saisir du Graal. Elle les soupesa dans sa main afin de s'assurer de leur réalité. Puis elle se sentit poussée par un instinct étrange vers la salle d'eau. Elle se regarda dans le miroir.

C'était la première fois qu'elle se regardait dans un miroir depuis... La brosse et le peigne se rappelèrent ce qu'il fallait faire comme un cheval rentre seul à l'écurie quand le cocher a tout oublié. Ses longs cheveux se détendaient sous la caresse. Dans le miroir, la mendiante se transformait en femme. Des larmes coulèrent sur son sourire. Derrière, un homme semblait heureux de la voir.

Il posa ses mains sur les hanches de la jeune femme et l'embrassa dans le cou.

« Pour les chaussures, j'avais regardé la pointure des vôtres. J'ai aussi des baskets neuves pour vous. Elles remplaceront vos chaussures trouées. »

Elle lui adressa alors son sourire qu'elle gardait pour le miroir.

« Merci » dit-elle, simplement.

« Je vous invite à dîner » fut sa réponse.

Elle craignait qu'il ne pose des questions. Entre deux bouchées de lasagnes, elle pourrait éluder, dire des banalités. Elle n'avait pas envie de dire comment elle s'était retrouvée dedans avant d'être dehors, comment

Désirs et destins

tous ses amis et sa famille l'avaient abandonnée et oubliée, comment elle avait fui, comment elle s'était retrouvée là, comment elle fuyait de nouveau la police et ses contrôles, comment elle haïssait ses camarades d'infortune et les fuyait eux aussi avec leurs vols collectifs, leurs vols et leurs combines d'alcooliques dans les refuges, comment elle se méprisait de vendre son corps à un type de passage qu'elle ne connaissait pas...

Il n'avait eu qu'une seule question tandis qu'ils trinquaient avec un cocktail : « voulez-vous me parler de votre passé ? » Elle avait baissé la tête et secoué la tête. « Je comprends » avait-il conclu sur ce chapitre. Et puis ils étaient passés à des considérations diverses, sur la beauté des parcs de la ville, sur le soleil qui revenait...

Les lasagnes gratinées au four réveillèrent ses papilles endormies. Ce n'était qu'une pizzeria, rien de plus. Mais elle ressentait les mêmes sensations que, lorsque dans son adolescence, ses parents lui avaient offert un grand restaurant. C'était pour fêter l'obtention de son baccalauréat. Il n'y a pas si longtemps.

Le mi-cuit était probablement industriel mais elle n'avait plus mangé de chocolat depuis tant de temps qu'elle en eut un rire idiot. Des larmes de bonheur lui montèrent aux yeux, elle se cacha la bouche avec sa main et marmonna un « excusez-moi mais c'est trop bon ».

Désirs et destins

Il lui prit la main pour la ramener au studio. Ils passèrent la nuit ensemble.

Le studio meublé lui appartenait, comme quelques autres appartements en ville. Il avait fait de bonnes affaires mais sa femme était partie. Il avait du mal à revoir ses enfants. Pour lui, elle était un peu tout ce qu'il avait perdu : une femme, un enfant qu'il faut protéger et gâter, une raison de gagner de l'argent.

Elle avait hésité à accepter d'habiter là, à accepter ses cadeaux. Etre une femme-objet. Etre une femme entretenue. Etre une femme, déjà.

A chaque fois qu'elle ouvrait l'appartement avec sa clé, elle se souvenait du prix qu'il lui fallait payer. Tous les soirs, il venait la voir. Ils dînaient souvent ensemble, sur le bar attenant à la kitchenette. Avec un sourire, un soir, il avait apporté un abat-jour. Elle lui avait parlé de la lampe. Et puis, elle lui avoua que, l'après-midi, elle avait reçu une lettre d'embauche. Maintenant qu'elle avait une adresse, c'était plus facile.

Le soir, elle se surprit à jouir dans ses bras.

Désirs et destins

Le tueur

Quand il ouvrit le coffre, il pointait un revolver vers la tête de la jeune femme recroquevillée qui n'avait plus la force de crier. Ils avaient bien roulé deux heures à vive allure depuis son enlèvement dans une petite rue de la capitale. D'abord un coup de matraque sur la nuque de son accompagnateur et, avant qu'elle ne comprenne exactement ce qui se passait, elle avait subi le même sort.

Elle avait repris conscience dans le coffre et s'était mise à crier, à tambouriner sur le métal et les sièges, mais s'était épuisée pour rien.

« Sors » dit-il simplement.

Elle se déplaça difficilement mais parvint à s'extraire.

La voiture était garée dans une petite clairière où il y avait une cabane de bois et de taule, une sorte de petit relais de chasse. Mains levées, elle y fut conduite. Elle avait du mal à marcher à cause de ses courbatures. S'échapper en courant étant donc inenvisageable.

Une fois qu'ils furent tous les deux entrés, l'homme ferma la porte avec la clé qu'il mit dans sa poche. Les fenêtres portaient des grilles et des barreaux pour empêcher des maraudeurs de venir piller l'endroit. Il n'y avait pourtant pas grand'chose sur place : un lit

Désirs et destins

dans un coin, une table, quatre chaises, un réfrigérateur de camping branché sur une batterie de voiture, quelques petits meubles pour y stocker des conserves ou des ustensiles de cuisine... Le sol n'était qu'un vieux plancher dont les trous laissaient voir la terre battue sous un vide sanitaire.

Le matelas du lit n'était pas recouvert d'un drap mais d'un grand plastique bien bordé. Ses montants n'étaient que des tubes de métal peint. Et on avait accroché comme une tenture une vaste toile cirée autour du lit, une autre étant placée sous le lit.

« Allonge-toi, la tête par là » ordonna-t-il.

Elle s'exécuta et fut attachée avec deux paires de menottes, une pour chaque main reliant un poignet et un tube du montant.

« Relâchez-moi et je vous paierai » osa-t-elle enfin.

« Tu sais très bien que j'ai déjà été payé, et par qui. Je toucherai le solde quand il viendra voir, tout à l'heure, avant que je ne bouche le trou. »

« Combien pour le buter lui ? J'ai plus d'argent que ce qu'il pourra vous offrir. »

« Je sais. Et il récupérera tout ce que tu lui as volé et placé sur un compte anonyme dont il possède déjà les codes. Si tu n'as pas déjà été exécutée, c'est qu'il voulait d'abord récupérer son argent. Maintenant, c'est fait. Tu n'as plus rien depuis ce matin. »

Elle se mordit les lèvres.

Désirs et destins

« Il n'a pas tout. Et il a dû juste changer les codes d'accès. Je peux encore tout récupérer si j'interviens aujourd'hui. Le compte n'est pas vraiment anonyme. Et je peux aussi offrir plus que de l'argent. »

Elle donna un coup de menton dans l'ouverture de son chemisier.

L'homme sourit et posa sa main à l'endroit indiqué, la glissant sous le tissu. Il sentit le cœur battre, trop rapidement, beaucoup trop rapidement. Le premier bouton sauta, puis le deuxième, puis tous les uns derrière les autres. Le soutien-gorge portait son attache entre les bonnets comme un modèle pour allaitement mais son style ne le destinait pas aux mères de famille bien sages. L'agrafe sauta elle aussi.

Le tueur posa son arme par terre. La femme sourit, l'encourageant de petits « vas-y » tandis qu'il ouvrait totalement le chemisier et dégageait les seins fermes de leur prison. Il introduisit ses mains dans la culotte légère et la descendit en même temps que la jupe courte sur les chevilles de la prisonnière. Celle-ci aida son geôlier à les retirer totalement, avec les petites chaussures, que son corps exulte devant lui. L'homme caressa la douce toison pubienne en maintenant ses yeux dirigés vers la gorge de la femme, observant d'un seul regard les seins et le visage de celle-ci.

« Je comprends qu'il se soit laissé séduire » commenta l'homme en hochant la tête.

Désirs et destins

Soudain, il se leva, alla fouiller dans un tiroir et revint avec une paire de ciseaux. Il entreprit de découper les bretelles du soutien-gorge et le chemisier avant de retirer les pièces de tissu désormais sans utilité. La femme était désormais entièrement nue. Les « mais qu'est-ce que tu fais ? » répétés étaient restés sans réponse. L'homme lui retira ensuite les bagues qui ornaient ses doigts, les déposant dans une de ses poches.

« Un corps nu se décompose mieux et est moins identifiable » expliqua-t-il en reprenant son arme.

Désirs et destins

Table des matières

TU ME DÉSIRES DÉJÀ.....	7
TOUS LES MATINS.....	12
-1-.....	12
-2-.....	17
-3-.....	20
-4-.....	22
CORPS ET ÂME.....	27
PASSION PROFESSIONNELLE.....	41
DIX-SEPT ANS À LA LIMITE.....	53
LE COLLIER ROUGE.....	61
S'AIMER JUSQU'À CE QUE LA MORT VOUS SÉPARE.....	66
UN DERNIER INSTANT D'AMOUR.....	71
L'ASSASSIN.....	78
L'INNOCENCE DE LA NAÏVETÉ.....	91
AMOURS AU SOMMET.....	97
LE MEURTRIER.....	104
FACE À LA MER.....	110
REVENIR À BREST.....	117
TERRORISME.....	121
LA LUMIÈRE QUI S'ÉTEINT.....	128
L'ATTRAIT DES FLOTS.....	135
FAIS MOI LA MORT.....	145
AU COEUR ET AU PORTEFEUILLE.....	150

Désirs et destins

FAUTE D'AMOUR.....	157
LE TUEUR.....	164